

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

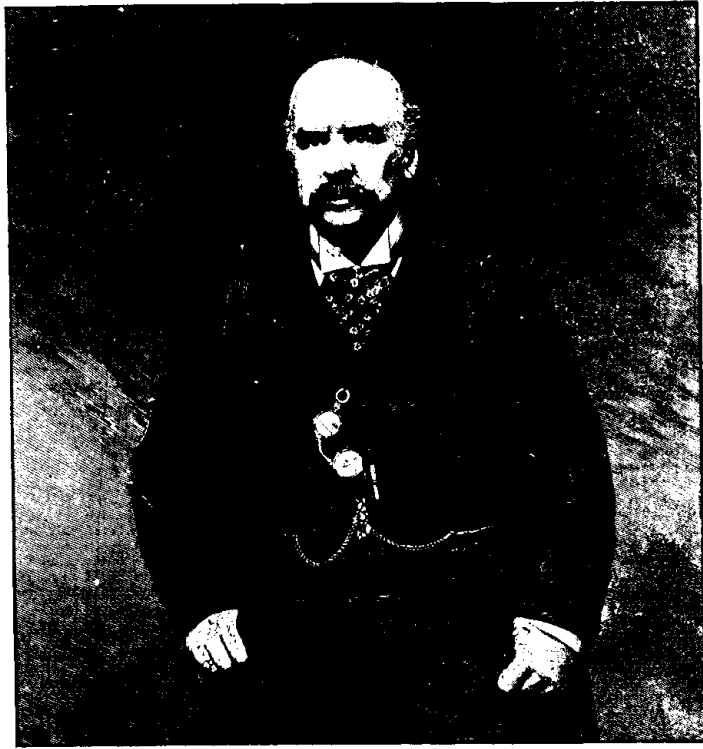
Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

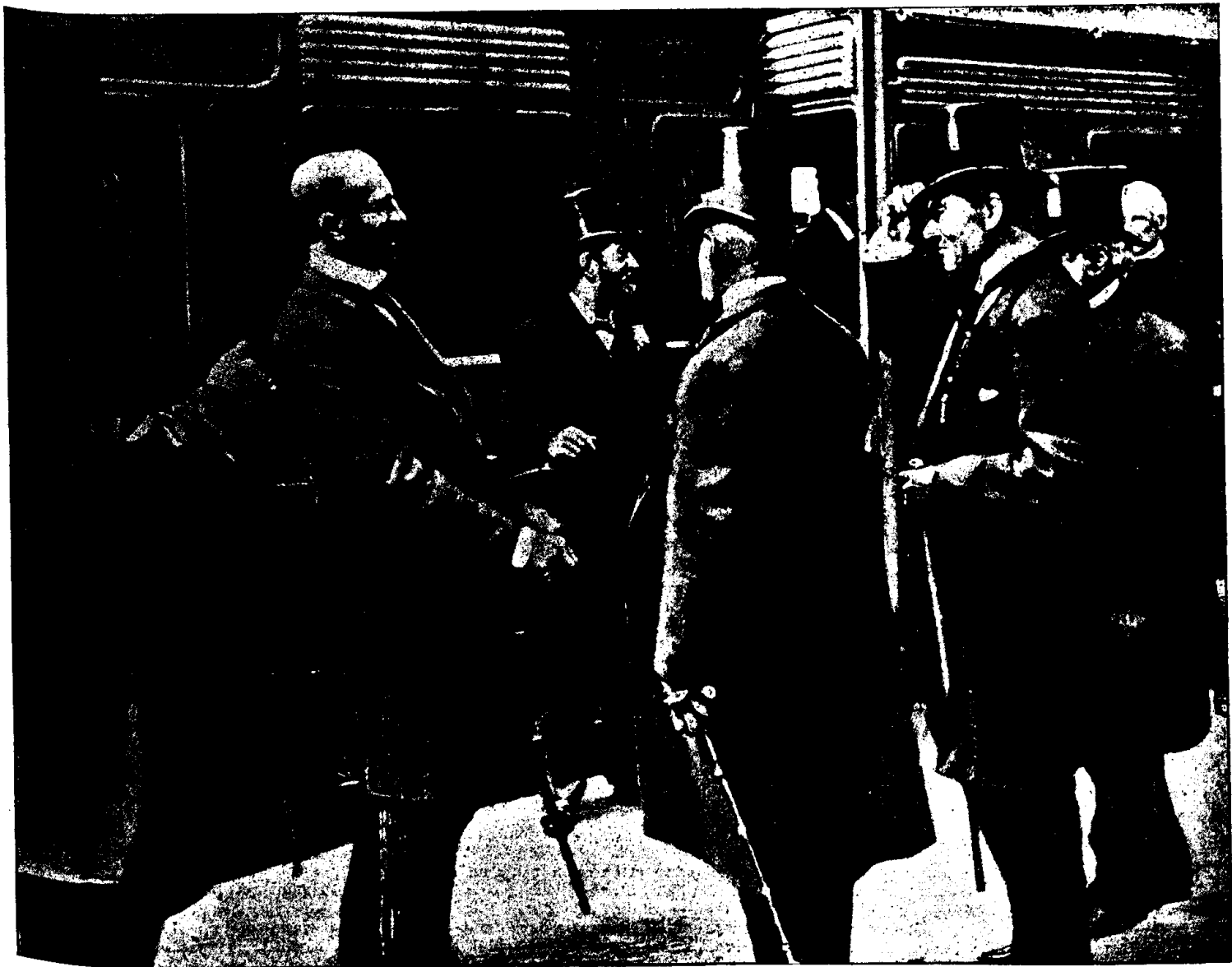
18^e ANNEE.—No 895

MONTREAL, 29 JUIN 1901

5c LE No



M. J. PIERPONT MORGAN



Lord Salisbury

Sir Alfred Milner

Lord Roberts

M. Chamberlain

Première entrevue des deux auteurs responsables de la guerre du Transvaal : Réception de sir Alfred Milner par M. Joe Chamberlain, à Waterloo Station (Londres)

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 29 JUIN 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
 4 Mois, \$1.00 Payable d'avance
 L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
 Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme,

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRE
 42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Antidatée de toute une semaine sur le jour véritable de sa publication, le MONDE ILLUSTRE, à celui qui entend de retracer pour lui les annales de la vie courante, ne laisse guère la chance d'arriver avec le "dernier cri" de la nouvelle, ou du moins ce qui peut paraître tel à un lecteur parcourant le journal une fois sa date atteinte.

Il ne reste au pauvre chroniqueur, acculé à une position aussi défavorable, qu'à faire contre mauvaise fortune bon visage et rapporter des faits qui seront d'hier, au jour de l'impression de notre revue, et qui remonteront à la quinzaine précédente, pour ceux qui nous liront après la date indiquée au frontispice.

Va sans dire qu'en pareille occurrence, il ne peut convenir de relater, parmi les incidents sans nombre de la vie de tous les jours, que ceux qui revêtent quelque importance vraie : au point de vue religieux, social, politique, littéraire, économique, etc.

* * Pour cette fois-ci, arrêtons-nous à quelques-uns des plus saillants, qui aient frappé l'attention publique, en ces quelques derniers dix jours, et mérité d'être consignés pour l'histoire.

Et d'abord, un souvenir admiratif pour les splendides fêtes collégiales de L'Assomption, où l'Alma Mater avait groupé sous son aile tout un bataillon d'élite de ses anciens élèves très distingués. Il y a lieu d'être fier de ceux qu'on a formés, quand ils s'appellent à la fois : Wilfrid Laurier, Louis-Amable Jetté, J.-Israël Tarte, Horace Archambault, Arthur Dansereau et *tutti quanti* ; qu'ils sont Premier Ministre du Canada, gouverneur de Québec, ministre fédéral des Travaux publics, procureur général de la province de Québec, directeur du plus grand organe français des deux Amériques, etc. C'était le cas pour le collège de L'Assomption. Aussi les fêtes ont-elles été belles et laissent un bienfaisant souvenir.

Le MONDE ILLUSTRE a voulu faire sa part pour en perpétuer la mémoire. On trouvera, parmi nos illustrations, un groupe des anciens élèves de L'Assomption, et un groupe des élèves actuels, "sous les armes."

* * Un autre événement a fait du bruit, dans les sphères municipales, celui-là. Je ne parle pas de l'étude des "soumissions" pour l'éclairage de la ville à l'électricité. Cette étude n'a été qu'ébauchée et les développements nous promettent encore des émotions qui appelleront peut-être notre attention.

Non, je veux dire le choix par le conseil municipal de notre nouveau chef de police, lequel va prendre, au 1er juillet, la direction de ce service, condamnée au veuvage depuis de longs mois déjà.

Des trois seuls candidats qui restaient en lice au dernier moment, l'heureux concurrent a été le com-

mandant David Legault, organisateur de la Garde Indépendante Salaberry et ci-devant chef de la police provinciale.

Né à Saint-Hermas, comté des Deux-Montagnes, le chef Legault a aujourd'hui quarante-huit ans. C'est un fier Canadien, au type militaire tout plein. Nous augurons bien de son règne à la police.

Le chef Legault est, pour ainsi dire, de la confrérie, ayant eu la gérance de feu la vieille *Minerve*, pendant une quinzaine d'années. Nous lui faisons le salut des armes. On trouvera son portrait dans une page voisine.

* * Notre république des lettres a eu également son événement notable : la collation des insignes d'officiers d'Académie à Godfroy Langlois, de la *Patrie*. Il en est question ailleurs, en tête du portrait de notre confrère.

* * Confinant à la fois aux lettres et aux arts, voici une correspondance qui ne manque point d'intérêt. Elle vient à l'appui d'un projet qui a rencontré, dans notre public français de Montréal, de vives sympathies : celui d'établir en permanence à Montréal, dans un endroit bien central, le drame français à grand spectacle, avec artistes de carrière et programme d'une moralité irréprochable.

Cette opinion d'un connaisseur ne saurait manquer d'être appréciée :

Montréal, juin 1901.

MM. L. PERRON et R. HARMANT,

Messieurs,

Après avoir pris connaissance de votre programme relativement à l'établissement à Montréal, d'un théâtre spécialement affecté au grand drame français, j'ai le plaisir de vous déclarer, puisque vous désirez connaître mon opinion sur le sujet, que j'approuve sans restriction la teneur de ce programme, sûr que je suis du succès qui ne peut manquer d'en accueillir la réalisation. J'y applaudis doublement, tant au point de vue de l'éducation populaire qu'il implique, qu'à celui de la vulgarisation parmi nous du bon et du beau langage de France, par des représentations à des prix accessibles à tous. Ce sont des spectacles de famille qu'il nous faut, c'est-à-dire irréprochables quant à la morale et je vois avec plaisir, par votre programme, que vous l'avez parfaitement compris.

C'est là le point important et, si vous y adhérez, je suis persuadé que le public, du moment qu'il aura assisté à quelques-unes de vos représentations, patronnera votre œuvre et en assurera le succès définitif en accourant en foule à votre appel.

Veillez me compter au nombre de vos premiers souscripteurs, car je me ferai un devoir d'assister avec ma famille aux représentations d'essai que vous nous promettez pour le printemps prochain.

Agréer en même temps, Messieurs, l'assurance de ma très haute considération.

LOUIS FRÉCHETTE.

* * La grande célébration nationale, qui aura eu lieu lundi, le 24, laissera du moins le souvenir d'un déploiement de manifestations patriotiques comme il en fut rarement. Ne laissera-t-elle aucun plus durable souvenir ? C'est ce que voudrait éviter, pour l'honneur autant que le bien-être de notre race, ainsi que pour l'édification des générations qui grandissent, la Société Générale de Colonisation et de Rapatriement de Montréal. Dans sa dernière réunion, le 18 juin, elle a eu la pensée de faire une proposition qui assurerait un cachet d'esprit pratique et patriotique aux grandes fêtes, jusqu'ici sans lendemain, de l'Association Saint-Jean-Baptiste.

Soucieuse du bien-être intellectuel des enfants des hardis pionniers du Nord, la Société Générale a adopté la résolution suivante :

Considérant que les colons de la Ferme Rouge, sur le Lièvre, sont présentement trop dénués de moyens pour se procurer les avantages d'une école primaire, dont ils auraient absolument besoin, et en l'absence de laquelle toute une génération d'enfants grandit dans l'ignorance la plus déplorable ;

Considérant que l'Association Saint-Jean-Baptiste de Montréal a déjà étudié l'opportunité de laisser des traces durables de ses grandes célébrations annuelles, en consacrant quelques dollars, à cette occasion, pour

édifier une œuvre, si modeste soit-elle, qui servirait pratiquement au progrès moral ou matériel de notre nationalité :

Il est résolu à l'unanimité qu'il convient que la Société Générale de Colonisation signale à l'Association Saint-Jean-Baptiste cette occasion particulièrement favorable qu'elle a de faire une bonne œuvre à laquelle elle songeait, et recommande à la particulière sollicitude de la grande association canadienne-française les colons de la Ferme Rouge et l'école dont ils ont besoin.

Espérons que cette résolution ne restera pas sans écho, et que nos bruyants patriotes du 24 juin trouveront plus qu'un "souvenir ému" pour ces véritables champions de l'expansion et de l'influence françaises, nos héroïques colons.

Au demeurant, l'Association Saint-Jean-Baptiste n'a qu'à se hâter de faire quelque chose dans le sens qui lui est proposé, si elle ne veut pas se voir damer le pion par une organisation toute récente, née bien après elle, mais qui a déjà établi et maintenu pendant un an — à la Jonction de Tring, comté de Beauce — une école pour les enfants des colons pauvres ; qui projette d'en fonder une, maintenant, pour les colons du Nord : j'ai nommé "L'Œuvre Patriotique."

* * Connaissez-vous L'Œuvre Patriotique ? C'est la résultante d'un généreux mouvement, inauguré, il y a une couple d'années, au sein des cercles de la Mutualité, en faveur de la colonisation. Il s'agit d'amener, par une propagande éclairée et persévérante, chacun des 70 à 80,000 mutualistes canadiens-français de la province de Québec, ces convives dans l'excellence du rôle bienfaisant que doit jouer, pour le progrès social, le développement de la solidarité chrétienne dans le monde, de les amener, dis-je, à consacrer un ou par mois, ou s'ils l'aiment mieux, dix centimes par an, en une fois versés, à la grande œuvre de la colonisation. Voyez-vous, d'un coup d'œil, tout le bien qui se pourrait accomplir, en ces sphères, avec les sept ou huit mille piastres que rapporterait, sans obérer personne, ce système une fois généralisé ?

A venir jusqu'aujourd'hui, la propagande n'a guère encore étendu son influence. Cependant, les mutualistes les plus zélés — ceux de Québec et de Sherbrooke en tête, disons-le à leur honneur — ont souscrit plus d'une centaine de dollars, qui ont servi à éduquer, pendant un an, quarante ou cinquante enfants de colons, à la jonction de Tring, et à gagner ainsi à "L'Œuvre Patriotique" l'approbation très distinguée et l'encouragement de Mgr l'archevêque de Québec. Le comité d'ardents patriotes que les directeurs de "L'Œuvre Patriotique" ont placé à leur tête ne se laisse pas rebuter par ces commencements difficiles. Il entend maintenir son école de Tring et en fonder de nouvelles.

Voici le vibrant appel qu'il vient justement d'adresser aux mutualistes de la province de Québec, appel qui sera, espérons-le, entendu comme il le mérite.

Le comité de l'Œuvre Patriotique invite respectueusement toutes les Sociétés de Secours Mutuel à percevoir, aussitôt que possible, la contribution annuelle de leurs membres au profit de l'instruction élémentaire dans les colonies pauvres.

Les démonstrations populaires qui vont avoir lieu, dans le pays, à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, et auxquelles les mutualistes ne manquent jamais de prendre une part active, offriront une excellente occasion pour demander à nos compatriotes de verser une obole en faveur d'une si belle cause.

Célébrons dignement la fête de notre glorieux patron, livrons-nous tous à une allégresse fraternelle, à l'ombre du drapeau national ; mais en même temps, prouvons la sincérité de nos cœurs en accomplissant un acte d'utilité pratique. Déposons un léger sacrifice sur l'autel de la patrie.

Les fonds perçus, quel qu'en soit le montant dans chaque cas, devront être transmis comme par le passé au trésorier de "l'Œuvre", M. O. Dufresne, à l'hôtel de ville, Montréal.

J.-A. CHICOYNE,
 président.
 O. DUPONT HEBERT,
 vice-président.
 O. DUFRESNE,
 trésorier.
 C.-J. MAGNAN,
 secrétaire.

** L'esprit et la verve n'ont pas d'âge. Je le prouve par les vers suivants, que je viens de recevoir, en leur fraîcheur printannière, de l'un de mes correspondants littéraires, un vénérable poète de soixante-seize ans ! Je fais hommage de cette primeur peu banale aux lecteurs et lectrices du MONDE ILLUSTRÉ.

16 MAI 1901

(AIR : VOULEZ-VOUS SAVOIR MON AGE ?—NADAUD)

Moi, j'ai soixante-seize ans
Et j'ai vu dans mon voyage,
De nombreux gouvernements :
Gouvernement monarchique,
Louis Philippe, le premier.
Des morceaux de républicain,
Un empire tout entier.
Vieux bonhomme
Qu'on me nomme,
La plupart sont déjà morts,
Et bonhomme vit encor. (bis)

Las d'être célibataire,
J'ai pris femme à vingt-sept ans ;
En devenant père et mère,
Notre bonheur fut très grand.
Il nous manquait une fille ;
Dieu nous a bien partagés :
Voir s'augmenter leur famille
Rajeunit les gens âgés.
Vieux bonhomme
Qu'on me nomme,
Si je vis un an encor,
Nous ferons nos noces d'or. (bis)

Noces pantagruéliques
Seront ces noces d'or là ;
Banquet, rigodon, musiques,
Je ne vous dis que cela.
Valse ou bien pastourelles,
Mazourkas ou menuets,
Entraînantes ritournelles,
Exerceront les jarrets.
Vieux bonhomme
Qu'on me nomme,
En ménage, aux noces d'or,
Je prétends danser encor. (bis)

Mais en attendant que vienne,
Dans un avenir prochain,
Cette belle cinquantaine,
Et qu'elle batte son plein,
Avant cet anniversaire
Qui sera si fort fêté,
Laissez-moi lever mon verre
A votre bonne santé.
Vieux bonhomme
Qu'on me nomme,
Puis qu'on boit jusqu'à la mort,
Vieux bonhomme vit encor. (bis)

Rouen, (France).

PAUL BAUDRY.

Pour copie conforme : RENE BERNARD.

Mlle SAINT-JEAN A QUEBEC

Mlle Idola Saint-Jean, notre sympathique diseuse montréalaise, a obtenu, la semaine dernière, un grand succès à Québec.

La salle du Tara Hall contenait, si non un public nombreux, du moins l'élite de la société québécoise. A Québec, on aime tout ce qui touche à la déclamation, et la réputation de Mlle Saint-Jean était depuis longtemps parvenue au delà des murs de la vieille cité de Champlain.

Mlle Saint-Jean a déclamé avec un grand talent deux charmantes pièces : *La Veillée* et *L'Etourdi*. Inutile de dire, que les applaudissements et les fleurs ne firent pas défauts.

La diction de la jeune artiste a été particulièrement remarquable. Tout chez elle dénote une étude approfondie : la voix est bien timbrée et l'articulation irréprochable. Dans les intonations, on trouve une vérité qui charme et qui captive.

A part ces déclamations, citons deux mignonnes comédies : *La Vieille Maison*, et *Livre III. Chapitre Ier*. Ces deux pièces ont été fort goûtées, et Mlle Saint-Jean y a fait valoir d'excellentes qualités de comédienne.

L'artiste montréalaise était accompagnée par MM. Geo. Duval, C. Morisson, P. Gagnon et du violoniste Arnoldi.

J. P...

NOS GRAVURES

DÉCORÉ

M. Godfroy Langlois, rédacteur en chef de la *Patrie*, de Montréal, vient d'être honoré par le gouvernement français des palmes d'officier d'Académie. C'est une distinction rare et honorable pour un publiciste aussi jeune ; mais tout le monde s'accorde à reconnaître qu'elle pouvait difficilement être mieux méritée.

Bien que n'ayant guère dépassé la trentaine, M. Langlois fait déjà du journalisme depuis plus de dix ans, et il y a sept ans au moins qu'il s'occupe de la rédaction politique à la *Patrie*.

Le MONDE ILLUSTRÉ joint ses félicitations sincères à toutes celles que M. Langlois a déjà reçues.

M. J. PIERPONT MORGAN

Le nom de M. J. Pierpont Morgan, dont nous publions aujourd'hui le portrait, a fait, ces semaines



M. GODFROY LANGLOIS
Qui vient d'être nommé officier d'Académie

dernières, quelque bruit par le monde. M. Morgan, né à Hartford, en 1837, a, depuis le 17 avril dernier, ses soixante-quatre ans bien sonnés. Or, quoique fabuleusement millionnaire, entre ses associés, M. J. Rockefeller, le Roi du Pétrole, et M. Andrew Carnegie, le Roi de l'Acier, en regard de quelques autres caciques du blé de Turquie ou du lard salé, il devait faire, aux yeux de ses démocrates de compatriotes, une assez banale figure.

M. J. Pierpont Morgan est simplement grand banquier, le premier banquier de New-York, et, de plus, philanthrope à ses heures.

M. J. S. Morgan, dont il fut si fort parlé, un jour aussi, dans les cercles de la finance, était le propre père de M. J. Pierpont Morgan. Associé du banquier Georges Peabody, qui laissa la réputation d'un financier de renom, aussi bienfaisant qu'il était riche, M. J. S. Morgan légua à son fils une fortune très respectable, que celui-ci devait accroître encore.

M. Pierpont Morgan n'est donc pas, comme tant d'autres milliardaires américains, fils de ses œuvres, il n'est pas sorti du rang. Il est né dans la pourpre. Mais peut-être faut-il lui accorder, pour avoir su non seulement conserver, mais arrondir son patrimoine, plus d'admiration même qu'on n'en donne aux parvenus. Le phénomène est autrement rare.

LE RETOUR DE SIR ALFRED MILNER

Le haut commissaire britannique dans l'Afrique du Sud est, on le sait, de retour en Angleterre. Son arrivée à Londres fut vraiment sensationnelle. Une foule énorme encombrait les rues voisines de la gare de Waterloo, et, sur le quai, la plupart des membres du gouvernement, lord Salisbury, M. Chamberlain,

M. Arthur Balfour, M. Brodrick, lord Roberts, attendaient le train portant l'éminent voyageur. Dès sa descente de wagon, sir Alfred Milner se vit entouré, assailli de shakehands, comblé de congratulations. Ses amis lui souriaient, il souriait de son côté, la scène était à la fois touchante et gaie. Mais le moment psychologique, — et la photographie que nous reproduisons l'a saisi, — fut celui où se croisèrent les sourires également épanouis de sir Alfred Milner et de M. Chamberlain, dont c'était, paraît-il, la première entrevue. On sentait que ces deux hommes se comprenaient, sympathisaient, étaient contents d'eux-mêmes, contents l'un de l'autre, satisfaits de leur commune besogne. Un censeur morose, témoin de cette satisfaction et de cette gaieté, eût peut-être trouvé qu'il n'y avait pas de quoi.

Le lendemain, nouvelles effusions, à un déjeuner donné par M. Chamberlain en l'honneur de "Lord Milner de Capetown". En effet, à peine débarqué, le haut commissaire avait été élevé à la pairie, à la suite de ses "succès" dans l'Afrique du Sud. La bonne humeur des deux compères a dû atteindre son comble au dessert.

PETITES CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

14.—CURIEUX CALCULS

Le nombre de cheveux sur une tête ordinaire est de 140 mille.

Le nombre d'abeilles dans un bon essaim est de 30 mille.

Le nombre des œufs d'une morue ordinaire est de neuf millions trois cent mille.

Un lévrier parcourt jusqu'à 28m 60, par seconde.

Un homme qui se promène avance de 1m 30 par seconde.

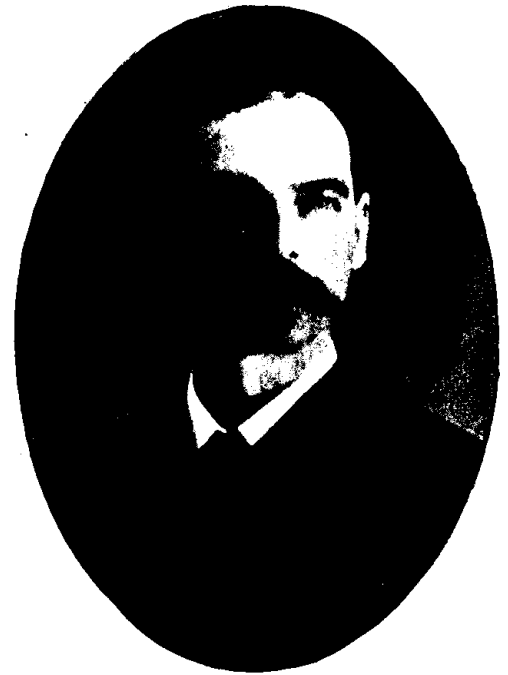


Photo. Dumas, 112, rue Vitruve

M. DAVID LEGAULT
Le nouveau chef de la police de Montréal

Les chevaux de course anglais parcourent, dans une seconde, 13 mètres et une fraction.

La plus haute pyramide d'Egypte a 146 mètres.

Le plus haut monument du globe est la tour Eiffel, élevée à Paris en 1889, et qui a 300 mètres.

15.—DIVERSES MANIÈRES D'ÉCRIRE UN NOMBRE

Pour trouver combien de manières un nombre de 1, 2, 3, 4, 5, etc., chiffres peut s'écrire, on n'a qu'à multiplier entre eux tous les nombres qui sont avant celui qui marque combien il y a de chiffres. Ainsi, soit à savoir de combien de manières différentes peut s'écrire un nombre de 11 chiffres, on opère ainsi : 1+2+3+4+5+6+7+8+9+10+11=39,916,800. Ce résultat final est le nombre qui indique les combinaisons différentes qu'on peut faire avec les onze chiffres du nombre choisi. Un nombre de 11 chiffres peut s'écrire de 39,916,800 manières différentes



Des monstres hideux entouraient Pétros et se battaient entre eux pour l'attirer chacun à soi.—Page 133, col. 2

EN PALESTINE

Les crocodiles du Nahr-Zerka

Mon ami Z... est un fanatique de l'Orient. Il n'est pas un coin des deux Turquies qu'il n'ait visité. La côte d'Asie a surtout pour lui des attraits sans pareils, et la Palestine a le don de le captiver au point qu'il a songé sérieusement à s'y retirer.

Les chemins de fer, les tramways, les automobiles, qui sillonnent actuellement en tous sens les lieux saints, les hôtels aux proportions gigantesques, qui s'y dressent de tous côtés, les touristes à prix réduit qui profanent, en troupeaux bizarrement accoutrés, les sanctuaires les plus vénérés du monde, l'ont seuls empêché de mettre son projet à exécution. Il en est donc resté à sa Judée d'autrefois, à la Judée de Lamartine, et a même désappris le chemin de la Terre-Sainte. Mais il en parle sans cesse, et la fontaine de Siloé, et Panéas, l'ancienne Césarée de Philippe, et le Jourdain, et l'Harbénî, qui coule dans la vallée d'Oraldi et Teim, reviennent sans cesse dans sa conversation.

Causant avec moi récemment de Crocodilopolis, la moderne Médinet-el-Fayoum, il ne tarda point, après m'avoir fait longuement l'éloge des crocodiles du Nil, les meilleurs enfants du monde, selon lui, à se transporter par la pensée en pleine rivière de Nahr-Zerka, au Sud du Catmel, surnommée par Plin *Flumen Crocodilum*.

Des crocodiles en Palestine, cela détruisait quelque peu mes idées sur ce pays, réputé le plus pacifique de la terre.

« Parfaitement, parfaitement ! affirma Z... J'en ai vu, dans le Nahr-Zerka, comme je vous vois. Et d'ailleurs, M. Reclus, d'après le témoignage de M. Guérin, affirme leur présence en ce charmant cours d'eau. Pour les temps anciens, la chose ne fait pas de doute. Je vous ai cité Plin ; plus tard, Jacques de Vitry, historien des croisades, signala dans le fleuve de Césarée, qui n'est autre que le Nahr-Zerka, des crocodiles mesurant vingt coudées, moins doux que leurs congénères africains, car ils dévorait hommes et animaux : Deux soldats de Richard Cœur-de-Lion furent, dit-il, happés, broyés, engloutis sous ses yeux par une bande de ces terribles animaux ; enfin, il n'y a pas bien longtemps, en 1868, un voyageur anglais, du nom de McGregor, faillit subir le même sort. Il parcourait en périssoire les cours d'eau qui avoisinent Césarée, lorsque, plongeant dans l'eau un gobelet pour se désaltérer, il ne fut pas peu surpris d'entendre tout près de lui un son étrange, une respiration mesurée, un *glou-glou* mêlé de sifflement. Il ne pouvait se tromper sur cet inquiétant phénomène, car il avait vu souvent dans le Nil, de très près, des crocodiles, et il n'était pas douteux qu'il n'en eût un à portée de sa main.

« En effet, à l'extrémité d'une palette de sa pagaie apparut aussitôt un nez gris sombre, lisse, arrondi, précédant une gueule qui s'ouvrit pour bâiller et où l'eau s'engouffrait et se rejetait, en entrant et en sortant, comme mue par les pistons d'une pompe aspi-

rante et refoulante. Confirmé dans son pronostic, MacGregor fut très embarrassé. Il se trouvait au milieu d'herbes et les rives du fleuve étaient inaccessibles. Il n'avait point d'armes et d'ailleurs le fusil à balle conique en acier à seule prise sur l'écaïlle rugueuse du perfide amphibie.

« Que faire ?

« Un coup de hardiesse pouvait seul le sauver. Il plongea dans l'eau la palette menacée ; le museau du monstre s'abaissa et sous l'impulsion d'un vigoureux pagayage, la yole s'élança en rivière.

« MacGregor ne s'arrêta qu'en pleine Méditerranée ».

Sur ces mots, mon ami s'interrompit un instant. J'en profitai pour lui demander des indications précises sur ses crocodiles, à lui.

Il fut, je dois le dire, moins précis qu'au début de notre entretien, parla d'empreintes de pattes, semblables à celles d'un poing humain enfoncé dans la boue, qu'il avait relevées avec soin, conta qu'il avait un jour, au bord du Nahr-Zerka, senti sous son siège un corps lisse et volumineux dont il n'était séparé que par une mince planche de chêne ; et, pour donner un autre cours à la conversation, il me dit brusquement :

« Maintenant, vous ne doutez plus de la présence des crocodiles en Palestine, mais vous ignorez comment ils y sont venus.

— Une légende ? demandai je.

— Mieux que cela : de l'histoire.

— Votre auteur ?

— Un pèlerin du moyen âge.

— Vous piquez ma curiosité ; allez-y.

— Je commence :

« Deux frères régnaient en Césarée, — je parle de Césarée de Palestine, sur les bords de la Méditerranée, et non de Césarée de Philippe, qui est située au pied du Liban, non loin des sources du Jourdain.

« L'aîné s'appelait Minas, le cadet Pétros.

« Ce dernier était atteint d'une maladie particulière à ce pays béni de la côte asiatique qui, sans elle, serait encore le paradis terrestre dont il abrita jadis, suivant la tradition, les futaies et les buissons ; la lèpre. »

« Cette maladie fait de l'homme un cadavre ambulatoire, sans le tuer. Les lépreux vivent même très longtemps ; on dirait que les affreuses plaies qui les couvrent conservent leurs organes au lieu de les détériorer.

« C'est à quoi réfléchissait Minas. Piqué par l'aiguillon d'une rivalité douloureuse, il se révoltait à la pensée qu'il était, lui, vigoureux, beau, resplendissant, de santé, forcé de partager son trône avec un être décharné, répugnant, éminé par l'horrible mal. Chaque jour, cet état de son esprit s'accusait davantage. Une idée fixe le hantait : se débarrasser de son frère, et régner seul.

« Mais comment arriver à ses fins ? Aussi bien, par un sentiment de commisération, bien humain, les habitants du royaume de Césarée, pris de pitié pour leur débile souverain, lui marquaient une sympathie véritable et l'affectionnaient tout particulièrement. Il ne fallait donc pas songer à un de ces éclats, à un de ces complots dont l'histoire des intrigues de cour est remplie. Minas n'avait dans son entourage qu'un seul serviteur auquel il pût se confier. Mais le fidèle Aboul, plein de dévouement pour son maître, ne possédait, par malheur, pas l'audace nécessaire à l'accomplissement des projets de ce dernier. Faute de mieux, Minas s'ouvrit cependant à lui.

« Il le trouva, comme il pensait, très favorable à ses desseins, mais peu disposé à tenter un coup hardi. Le poignard lui était peu familier ; jamais il n'aurait le cœur d'enfoncer une lame dans un corps humain. Pour le poison, le prince était trop bien gardé pour qu'on pût songer à lui faire parvenir le breuvage perfide. Restait l'incendie ; mais Pétros n'avait pas de palais que le feu pût dévorer, car il était, pour l'observance du traitement auquel ses médecins l'avaient astreint, obligé de vivre en plein air. Il tenait sa cour à l'ombre des cèdres immenses et ne franchissait l'enceinte d'arbousiers qui servait de clôture à sa de-

meure
prendre
Zerka.
« C
de ses
le sou
palanc
on, pa
dait ju
« L
des lie
onde p
nul ne
corps
« C
lui, ou
tempe
positi
est, et
à la m
« C
une id
dans
plan,
loigne
à bien
« M
absen
laisse
« C
de re
honn
d'un
d'ent
kiosq
charu
après
porte
«
cont
pèc
Egyp
«
lança
«
ville
Le n
qui
sente
Abou
ceux
dans
cont
Un
étran
avait
com
par
fer
à ser
Zerka
«
sain
qu'il
l'eau
«
le s
roy
mer
pou
récl
«
sou
l'he
Zer
plov
son
pat
ava
de
«

meure aérée qu'une fois par jour pour aller, au matin, prendre son bain dans les eaux bienfaisantes du Nahr-Zerka.

"Ce trajet s'opérait en grande pompe. Au milieu de ses dignitaires, de ses musiciens et de ses bayadères, le souverain se faisait transporter, étendu sur un palanquin étincelant de pierreries, au bord du fleuve où, par une pente douce, ménagée à dessein, il descendait jusqu'à une petite plage de sable.

"Là, commodément assis, il s'abandonnait, pendant des heures entières, aux caresses confortantes d'une onde pure et fraîche, surveillé, mais isolé de tous, car nul ne se fût permis de profaner par le contact de son corps les eaux réservées au royal baigneur.

"Chacun des frères avait, d'ailleurs, son fleuve à lui, où jamais créature humaine n'eût, en quelque temps que ce fût, osé tremper ses membres. Par sa position, Césarée favorisait cet arrangement : la ville est, en effet, prise entre deux cours d'eau qui se jettent à la mer ; Minas avait le Nahr-Akhdar ; Pétrou, le Nahr-Zerka.

"Cette particularité fit germer dans l'esprit d'Aboul une idée qui, vague d'abord, ne tarda point à s'épanouir dans toute sa précision. Quand il eut bien arrêté son plan, il alla trouver son maître et lui demanda s'éloigner de la cour pendant quelque temps pour mener à bien un projet qui intéressait le salut de l'Etat.

"Minas ne savait rien refuser à son favori. Cette absence le chagrinait. Cependant, il consentit à le laisser partir.

"Comme il l'avait promis, Aboul fut promptement de retour. Il arriva de nuit, déguisé en pauvre homme et conduisant à la main un petit âne chargé d'un gros coffre qu'il ne quittait pas des yeux. Avant d'entrer en ville, il s'arrêta, sans être vu, dans un kiosque qu'il possédait au bord du Nahr-Zerka, déchargé avec mille précautions, le précieux fardeau et, après avoir rendu sa liberté à maître Aliboron, l'alta porter au fleuve, couvert, à cet endroit, de roseaux.

"Le coffre était percé de trous. C'était un vivier contenant deux paires de petits crocodiles, d'une espèce particulièrement vorace, qu'il s'était procurés en Egypte.

"Redoublant de soins, il décloua le couvercle et lança le tout.

"Puis, satisfait de son œuvre, il s'éloigna, gagna la ville et se glissa dans son palais par une porte secrète. Le matin même, il faisait sa rentrée à la cour et le roi, qui avait pensé ne pas le revoir, le combla de présents et de nouveaux honneurs. En les recevant, Aboul sourit dans sa barbe ; il songeait à ceux, bien plus considérables, qu'il attendait dans un avenir prochain. Minas, alors, lui conta ce qui s'était passé depuis son départ.

Un fait capital s'était produit : un médecin étranger, réputé pour ses cures merveilleuses, avait, mandé à la cour de Pétrou, changé complètement le traitement suivi jusque-là par ce prince qui, dorénavant, devait se calfeutrer dans un endroit bien clos et renoncer à ses ablutions quotidiennes dans le Nahr-Zerka.

"A cette nouvelle, Aboul fut pris d'un saisissement. Sa figure se contracta. Il crut qu'il allait s'évanouir... Son projet était à l'eau, avec ses crocodiles.

"Heureusement, les médecins passent et le spécialiste consulté par Pétrou se vit, son royal malade n'allant pas mieux, promptement mis en disgrâce et chassé de Césarée, poursuivi par les huées d'un peuple qui l'avait réclamé.

"Le jour même, Pétrou reprenait sa place sous les grands arbres et le lendemain, à l'heure du bain, il suivait le chemin du Nahr-Zerka. La plus grande pompe avait été déployée à cette occasion et, pour témoigner à son frère des sentiments d'affectueuse sympathie, le roi Minas, sur le conseil d'Aboul, avait tenu à rehausser, par sa présence, l'éclat de la cérémonie.

"Avec une satisfaction visible, le malade

ent. dans l'eau, où il s'assit. Le plus grand calme régnait. Une brise légère ridait la surface du fleuve. Les musiciens envoyaient dans les airs leurs plus tendres mélodies. Le visage du baigneur exprimait une douce béatitude... Soudain, un cri effroyable retentit. Pétrou avait bondi, mais il était aussitôt retombé et se débattait en poussant des hurlements qui n'avaient rien d'humain.

"Dans l'onde, rougie autour de lui, des monstres hideux l'entouraient, le roulaient, le soulevaient en l'air, se battant entre eux pour l'attirer à soi. Ce fut un épouvantable spectacle jusqu'au moment où dans une suprême mêlée, tout s'engloutit dans le fleuve, ne laissant à la surface qu'une large nappe de sang.

"A terre, la stupeur clouait chacun à sa place. La musique avait cessé ; le silence de l'épouvante régnait.

"Pensif, le roi Minas rentra dans son palais. Il fallut la voix discrète, caressante de son favori, pour le tirer de sa prostration et lui donner conscience de la réalité. Il leva les yeux et fut frappé du sourire qui s'épanouissait triomphalement sur les lèvres d'Aboul. Il y devina la vérité, et, sans prononcer une parole, pressa contre sa poitrine l'auteur de son triomphe. Il régnait seul désormais : son rêve était accompli.

"Le lendemain, des funérailles splendides furent organisées, en souvenir de celui qui n'était plus, à l'endroit même où il avait quitté la rive pour marcher inconsciemment à la mort. Pétrou, on le sait, était aimé de tous, et tous pleurèrent.

"Minas lui-même versa d'abondantes larmes...

— Des larmes de crocodile.

— Vous l'avez dit."

EDMOND NEUKOMM.

QUELQUES MOYENS DE CONSERVER LA SANTÉ

Le pain chaud masse l'estomac. Il ne faut pas en manger.

La propreté est la première condition de la santé.

La chaleur, l'abstinence, un travail modéré suivi de repos, sont autant d'excellents médecins.

Quand vous dormez ne vous recoquillez pas le corps, mais dormez aussi droit que possible. Evitez les oreillers trop hauts.

Ne restez jamais assis ou couché les pieds froids.

Il faut à tout prix, se tenir les pieds chauds ; c'est

du froid aux pieds que provient une foule de maladies.

Votre nourriture doit se composer de viandes et de végétaux, mais il est préférable que les végétaux dominent.

Il faut prendre ses repas régulièrement à la même heure. Les soupers pris trop tard sont très nuisibles.

L'eau qui séjourne dans un appartement devient vite impropre à être bue. Il ne faut jamais user de l'eau puisée la veille.

Les chambres à coucher doivent être fréquemment changées.

Défiez-vous des gaz malsains qui s'exhale de la cave. Tenez cette dernière parfaitement propre, et exempte de tous végétaux en décomposition.

Défiez-vous des courants d'air.

Le passage du chaud au froid, du sec à l'humidité, en mène beaucoup au tombeau.

Un célèbre médecin compte qu'au delà de 30,000 personnes se tuent chaque année en se corsant et en serrant trop leurs jarrettières et leurs lacets de chaussures.

Il n'y a que ceux qui se lèvent de bonne heure, qui ont droit à une santé parfaite. Economisez votre éclairage, couchez-vous de bonne heure, et que les premiers rayons du soleil vous trouvent au travail.

La chance et la fortune surviennent à celui qui est matinal.

Ne manquez jamais de prendre votre verre de boisson en vous levant, mais que ce soit un verre d'eau froide. Toute autre liqueur est un poison.

Acceptez les événements avec calme et patience. Tenez-vous le front serein et l'âme en paix. La colère et les noirs soucis engendrent les trois quarts des mortalités.

Pratiquez régulièrement vos devoirs de religion. Soyez doux envers vos familles. Respectez vos semblables. Evitez la médisance, et n'ayez que des sentiments de piété pour ceux qui veulent atteindre votre réputation par leur langue empoisonnée : le mépris du silence fera taire les sifflements de serpents venimeux.

Il n'est d'autre liberté que l'asservissement aux lois. — ANDRÉ CHÉNIER.

La vérité s'offre souvent à nous comme une pointe d'épée, et notre premier mouvement est de tomber en garde contre elle. — G.-M. VALTOUR.

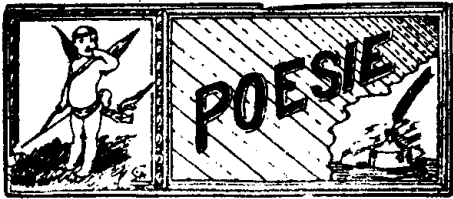


LESNA vainqueur de la course Paris-Bordeaux



MAJOR TAYLOR le "Nègre volant" le champion américain

LES COURSES INTERNATIONALES DE PARIS.—Les grands champions cyclistes



LA CHARRUE

L'autre jour, j'étais seul au milieu d'une plaine
Que le soleil de mai noyait de ses rayons...
Après avoir longé quelque temps des sillons,
Je m'assis sous l'ombrage ondoyant d'un grand chêne.

Une Charrue auprès reposait sur le flanc.
Le laboureur venait de la quitter à peine :
Le soc fumait encore, ainsi que dans l'arène
Fume à terre l'acier tout maculé de sang.

Et je fixais, rêveur, l'outil héréditaire
Qu'Adam dut inventer au sortir de l'Eden,
Et que le dernier homme et le dernier gramen
Verront fouiller le sein maternel de la terre.

Et, pendant que, les yeux sur le soc renversé,
Je suivais en esprit quelque vague fantôme,
L'instrument a paru tressaillir sur le chaume,
Un souffle caressant sur mon front a passé.

Et, vibrant aussitôt comme un accord de lyre,
Douce comme le miel, pure comme le lait,
Une voix—la charrue à ce moment parlait—
M'a dit des mots que seul le barde peut traduire :

De mon coutre luisant je déchire le pré,
Qui frémit comme un sein ouvert par la mitraille.
Aux obstacles je livre une rude bataille,
Et je tue à regret le beau genêt doré.

Je retourne au soleil la glèbe qui s'épuise,
J'extirpe le chardon et la ronce obstinée,
Je change les déserts en édens fortunés,
Et mon fer à la fois détruit et fertilise.

L'homme devrait toujours m'aider et me bénir,
Souvent avec douleur je sens sa rude étreinte.
Sans fléchir je poursuis ma tâche ardue et sainte,
Je fais partout germer et croître l'avenir.

Je ne suscite pas de guerres ni de grèves ;
Avec calme toujours je trace mes sillons,
Dans l'éblouissement des fleurs et des rayons,
Dans les tressaillements immaculés des sèves.

Je peine tous les jours, sans jamais m'épuiser.
Je donne mon travail au pauvre, comme au riche.
Entre le paysan et le sol qu'il défriche
J'établis des liens que rien ne peut briser.

On me couvre parfois de lauriers et de roses,
Le poète divin exalte ma bonté,
Et malgré ma rudesse et mon obscurité,
J'ai mes jours de triomphe et mes apothéoses.

Et pendant que vibrante aux bras du laboureur,
J'ouvre violemment le flanc de la colline,
Pendant que je combats la pierre et la racine,
La nature salue et fête mon labeur.

Et le soleil de mai fait rutiler le chaume,
Sous les rameaux en fleurs courent de doux frissons,
L'oiseau sur les guérets module ses chansons,
La rivière miroite et le lilas embaume.

Je suis sourde aux clamours des partis haletants,
Méprisant tout pouvoir comme toute réforme.
La sueur qui m'arrose en perles, se transforme
Pour aller resplendir dans l'éternel printemps.

Sur moi se sont courbés les fronts les plus superbes,
Le grand Cincinnatus aimait à me guider,
Mon labeur est divin, car j'aide à féconder
L'éternelle union d'où proviennent les gerbes.

Du ciel je sens sur moi la bénédiction,
Je collabore avec le soleil et l'ondée,
Avec la bête, avec la matière et l'idée,
Au poème sans fin de la création...

Bien longtemps j'écoutai la voix douce et sereine,
Qui me semblait venir du rustique instrument.
La nuit envahissait déjà le firmament
Lorsque je quittai l'arbre et sortis de la plaine.

Et depuis je comprends toute la sainteté,
De l'outil qui brilla le premier sur le monde,
Toute l'immensité de la dette féconde
Que lui devra toujours la vieille humanité.

Et je demande à Dieu que jamais ne s'efface
Dans les cœurs canadiens le saint amour des champs,
Que l'instrument viril qui parle dans mes chants,
Fasse toujours grandir et prospérer ma race.

W. CHAPMAN

CHRONIQUE

Un savant américain vient de publier certain gros ouvrage bourré de curieux documents sur le langage des bêtes. Cet homme, consciencieux s'est enfermé durant une dizaine d'années, dans le Jardin Zoologique, à Cincinnati ; et ses longues et minutieuses observations lui permettent, paraît-il, de démontrer que les animaux, au moyen de sons vocaux spéciaux et variés, conversent entre eux le plus agréablement du monde, s'exprimant mutuellement et en termes choisis leurs diverses sensations de peine, de plaisir, de crainte, de sympathie ou d'antipathie.

L'auteur ne dit pas s'ils vont jusqu'au calembour. C'est peu probable. Sans être savant ni américain, chacun a pu constater que les bêtes ne rient pas. Vous n'avez jamais vu un mouton se tenir les côtes premières ?... Ni moi non plus.

Toujours est-il—l'ouvrage en question l'affirme— que, si les hommes ne comprennent pas les animaux, les animaux ne s'en comprennent pas moins fort bien entre eux. Ce qui m'amène à remarquer qu'inversement le contraire se produit : il n'est pas douteux que les animaux comprennent ce que nous disons, et journalièrement nous ne comprenons rien du tout à ce que nous disons les uns aux autres.

* * *

Rien n'est ridicule comme cette petite phrase : "de mon temps..." etc. D'abord, ça vous fait passer pour un vieux, ce qui est pénible. Ça vous donne également des airs de rabat-joie, de censeur grincheux, car il est rare qu'on l'emploie pour louer ce qu'on voit autour de soi, à l'heure actuelle.

Cependant, on est bien obligé de s'en servir, quand on veut parler de l'époque où on était jeune, car, là est la vérité : notre temps, c'est celui où notre cœur a battu vite, où nos jambes étaient d'acier, où nous avions, dans le présent, toute l'ardeur de la jeunesse, et devant nous l'avenir, c'est-à-dire la vie, avec toutes ses ambitions et toutes ses espérances non encore déçues.

De mon temps, donc, en ce joli mois de mai chanté par les poètes, et qui n'a pas changé, lui, on faisait la première communion bien tranquillement et sans tapage. C'était solennel, mais c'était intime. La touchante cérémonie s'accomplissait avec recueillement, et l'on rentrait dans la paix du foyer familial silencieux et doux. L'enfant, ému, pénétré de la grandeur de l'acte, au point de vue religieux, ne songeait qu'à l'abnégation, à la contrition de ses menues fautes. L'esprit de sacrifice et d'humilité hantait l'éveil de la conscience, et lui faisait une petite âme pure, dégagée de toute passion vulgaire et basse.

Aujourd'hui, la première communion devient un prétexte à réunions mondaines. Elle est entourée d'un faste extraordinaire, même, toute proportion gardée, dans les maisons modestes. Le petit garçon, la petite fille ont des "uniformes" dont la coupe ou l'étoffe font l'objet d'études approfondies, de combinaisons savantes. Ils sont comblés, comme s'il s'agissait d'un mariage, de cadeaux de prix. Le grand jour, un lunch magnifique attend le ban et l'arrière-ban des des parents, des amis, voire des simples connaissances, invités par quelques lignes aimables, sur un carton élégant, où le parfum à la mode affecte des senteurs d'encens. Des diners suivent, dans lesquels le champagne aide à célébrer la fête du jour, et fait redescendre sur la terre ceux qui touchèrent aux sphères célestes.

Je ne blâme pas, je constate. Ces réjouissances un peu outrées augmentent-elles ou amoindrissent-elles la ferveur religieuse ? En sort-on meilleur ou moins pur ? Il serait intéressant de discerner, en cette occurrence le véritable état d'âme des enfants et des familles.

Assurément, tous sont de bonne foi, mais sont-ils de foi bonne ? Je veux le croire, car je ne suis pas autrement philosophe et sceptique, et puisque tout le monde paraît content, je ne vois pas pourquoi je ferais le moraliste sévère. Après tout, un peu de bonheur matériel ne dépare pas des joies idéales, et nos chers petits ont le temps de voir venir les mauvais

jours, seuls acteurs qui ne manquent jamais leur entrée sur la scène du monde.

* * *

Comment donc ! mais je crois bien ! Et en avant plus que jamais, la musique : puisque non seulement elle adoucit nos mœurs, mais va même nous servir, en vertu d'une méthode nouvelle, à arracher les dents sans douleur.

C'est encore de l'Académie de médecine que nous arrive cette bonne nouvelle. Qui pourra soutenir que la médecine ne fait pas de progrès ?

Eh bien, voilà : jusqu'à présent, l'extraction d'une dent était une opération généralement pénible, ou qui, du moins, n'était pas considérée comme une réelle partie de plaisir. Or, l'éminent Dr Laborde a jugé que cet état de choses ne pouvait se prolonger davantage ; et avec une cranerie qui étonne, il vient de démontrer à l'Académie qu'en pareille circonstance, la musique pouvait—dans une large mesure—venir au secours des malheureux qui souffrent.

Rien de plus simple que sa méthode, basée, d'ailleurs sur des données certaines. Le protoxyde d'azote, ou gaz hilarant, éveille, comme on sait, dans le cerveau qu'il endort, des idées riantes. Mais ce gaz, par lui-même, n'a rien de musical. Tandis que "en y ajoutant un petit air de musique, vous complétez la béatitude du patient, dont le sommeil anesthésique se berce de rêveries mélodiques". Pendant que ses poumons s'emplissent de vapeurs somnifères, ses oreilles, auxquelles vous fixez les récepteurs d'un phonographe, reçoivent les ondes harmonieuses de la romance préférée, et c'est au rythme si doux d'un grand air d'opéra, et même au son de la *Marseillaise*, que la mol'ire est extirpée.

Non, mais est-ce assez ingénieux ?

Et n'allez pas dire que ce soit de la fantaisie. L'éminent docteur qui nous révèle cette innovation nous montre par quelles étapes successives les savants ont pu atteindre ce résultat merveilleux. Ils ont calculé que la musique agissait d'une façon si manifeste sur notre organisme, qu'elle en arrivait à accélérer les palpitations du cœur et par suite la respiration. Ainsi, l'on joue, je suppose, auprès de vous un petit air de clarinette ; eh bien, écoutez-vous tout de suite le cœur, il va plus vite. Et si à la clarinette vous substituez le piano, le mouvement s'accélère. Suivant le genre du compositeur, même, cette précipitation s'accroît. Par exemple, le Gounod ne donne qu'une respiration de plus par minute ; le Berlioz, trois ; le Beethoven, cinq. Quant au Wagner, c'est effrayant. Il paraît que si on en entendait trop, le cœur ne pourrait pas y tenir. Il se décrocherait,—et la mâchoire aussi sans doute.

Eh bien, voilà la force qu'on utilise : c'est l'influence de la musique sur l'organisme et sa répercussion sur notre sensibilité. Comprenez-vous, maintenant, comment il se fait que, lorsqu'on vous arrache une dent, un petit air de violon ou de flûte soit tout indiqué ?

Je pourrais, du reste, à l'appui de cette thèse, apporter un exemple en quelque sorte consacré, pour démontrer que la musique arrive même à dissiper les paralysies. C'est celui d'un bègue qui, ayant à communiquer à son ami une nouvelle d'une gravité exceptionnelle, en était tellement impressionné que, sous l'influence de son émotion, il ne pouvait plus articuler une syllabe. Et il était là, ouvrant une bouche effrayante à force de bégayer :

—Mon cher, ta... ta... ta... f... ta fem... ta... ta fem...

—Mais quoi ? Voyons ?... parle...

Et l'autre s'escrimait toujours :

—Ta f... ta fem... ta fem...

L'ami eut alors une inspiration. Il se rappela les effets incroyables de la musique et s'écria :

—Chante plutôt ce que tu as à me dire !

Et ce fut sur l'air d'une opérette en vogue que le pauvre diable put enfin articuler, mais très aisément, cette fois :

—Mon cher, ta femme est morte !

Pour une idée géniale, l'idée du Dr Laborde est donc bien une idée géniale. Et je ne serais pas étonné



BEAUX-ARTS. — UN CHAPITRE INTERESSANT

— J
cable.
m'avc
— D
— C
— A
Paul
— J
vous
reste
Beau
je n'a
— I
sous
comp
alibi.
répét
comte
— I
une c
— S
cend
gager
—
samm
sembl
les re
sont
d'aut
—
qui n
—
me r
qu'il
M
U
L
L'
en e
trat
De
Smo
—
Le
le vi
Le
faiss
Ce
de la
U
juge
ses r
cuis
Sa
que
men
P
salu
—
vous
C
P
gran
—
bien



LES FETES DE L'ASSOMPTION : Un groupe des anciens élèves, avec les dames qui les accompagnaient

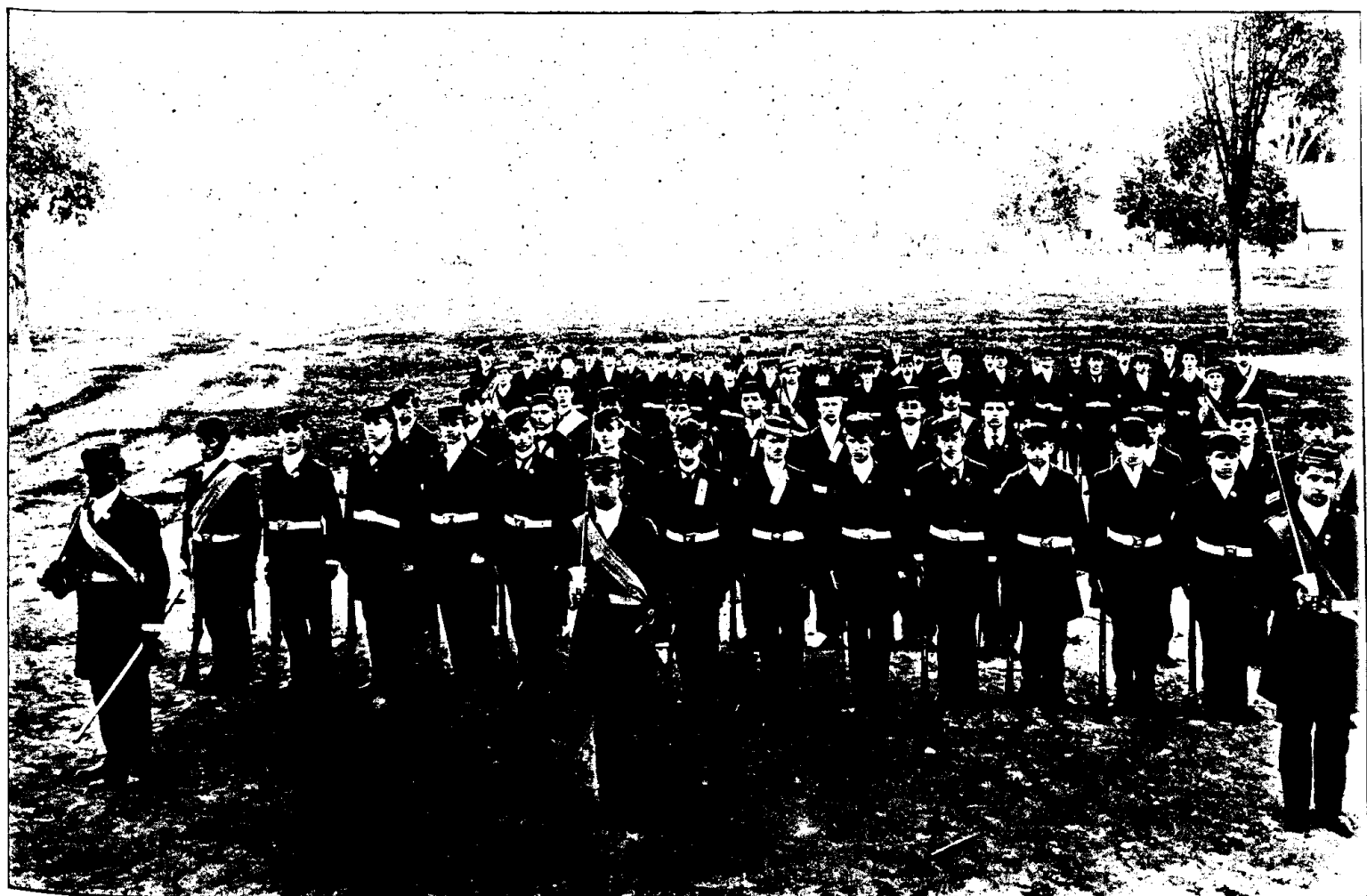


Photo J.-A. Dumas, 112, rue Vitié

LES FETES DE L'ASSOMPTION : Les jeunes miliciens du collège de L'Assomption

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

LES QUESTIONS DU COIN DU FEU

NOUVELLE QUESTION

Quelle est votre distraction préférée ? dites le motif de cette préférence.

CAUSERIE

NOS DOMESTIQUES

J'ai été le témoin, il y a quelques jours, d'une scène tellement odieuse dans une maison où me portaient mes devoirs de position, que je me suis demandé si cette rareté de domestiques dont nos familles canadiennes ont tant à souffrir, depuis quelques années, n'a pas un peu sa cause dans ce manque de considération et d'égards de la part des maîtres envers leurs serviteurs. Je ne veux pas relater ici ce que j'ai vu et entendu, de crainte que Mme X..., si peu charitable envers ses servantes, y reconnaisse sa caricature, quoique la leçon qu'elle en pourrait tirer trouverait chez elle plus que chez aucune autre sa très juste application. Mais j'ai pensé que devant les plaintes et les lamentations de toutes sortes des maîtresses de maison sur la petite quantité et la non moindre qualité des domestiques, il ne serait peut-être pas hors de propos de faire avec ces dames une courte investigation dans le domaine familial et de découvrir à bonne source, je crois, une des grandes causes de cet alarmant état de choses.

Je sais qu'il y a d'excellentes maîtresses de maison et de très vilaines servantes, mais il est prouvé également que les cas inverses se rencontrent fréquemment. Nos femmes bourgeoises qui peuvent se payer le luxe de domestiques peuvent nous dire combien elles ont à souffrir des maladresses et des incongruités de servantes stupides et revêches. L'inhabileté, l'indiscrétion, la malpropreté, le gaspillage, la rudesse pour les enfants, le mensonge et quelquefois même le vol sont de bien laides choses, très difficiles à supporter, il faut l'avouer, mais d'autre part, elles ne sont pas aussi rares qu'on le croit, les maîtresses de maisons hargneuses, volontaires, exigeantes, acariâtres et souvent d'une arrogance à décourager les meilleures volontés. Nombre de ces pauvres créatures, qu'un fatal destin livre au pouvoir de ces mégères, pourraient vous en dire tout aussi long.

Je me rappelle avoir été frappée, un jour, de la douleur d'une pauvre fille à qui sa maîtresse—une de ces parvenues présumées—avait dit des injures parce qu'elle avait refusé de remonter un escalier une sixième fois sans interruption pour satisfaire simplement le caprice d'un enfant gâté. Combien j'ai été touchée plus agréablement, il y a quelques mois, de l'attention délicate d'une jeune femme, récemment mariée, qui, en me faisant visiter un bijou de maison, que lui avait préparée la tendre affection d'un bon mari, répondit à mon admiration de sa cuisine propre et brillante où se mouvait l'activité d'une jeune bonne à l'air intelligent :

« Oui, une jolie cuisine, avec une bonne fille dedans ! »

Mon sourire rencontra celui de la bonne, et je n'ai pas cru déchoir en cela de ma dignité de visiteuse, non plus que ma bonne amie, qui venait de faire passer un rayon de bonheur dans le cœur et le regard de sa laborieuse servante. Le tact est une vertu sociale qu'une femme surtout doit avoir à cœur de pratiquer. Cette qualité, qu'accompagne toujours la délicatesse, est un des plus solides piliers de notre dignité, et je crois qu'une maîtresse de maison intelligente et bonne, qui possède cette double science, n'en a pas besoin d'autre pour établir cette distance de condition sociale

qui doit exister nécessairement entre supérieurs et inférieurs.

Ici, qu'on me permette d'entrer dans certaines considérations. Nos servantes sont de vraies enfants, à l'intelligence peu ou point développée. La plupart, cependant, sont loin d'être sottes, surtout celles de notre nationalité. Une bonne éducation leur ayant complètement manqué, il n'y a pas lieu de s'étonner de leur grande imperfection. Bon nombre d'entre elles souffrent de leur profonde ignorance et trouveraient un réel bonheur dans une certaine culture intellectuelle et morale. Notez que je ne parle pas de parfaire une instruction qu'elles n'ont pas, mais bien



Robe avec double col d'épaules et revers

de leur donner une éducation en rapport avec leur état dépendant et mercenaire.

Mes chères lectrices, si le sort vous favorise un jour d'une jeune servante un peu intelligente et posédant, en outre, de la bonne volonté, sachez d'abord vous concilier son cœur. Chez la femme bien née, même celle de la classe la plus infime de la société, il existe toujours un endroit vulnérable, où vont se fondre en secret, dans l'ardeur de profonds sentiments de respect, d'affection et de reconnaissance, un bienfait reçu, une attention délicate, un mot charitable, une marque de compassion, enfin, toute l'éclosion des vertus chrétiennes. Tout cela produira inévitablement

son effet, tôt ou tard. Aux jours de souffrance, d'abandon, de malheur, de quelle valeur n'est pas souvent le dévouement sûr, fidèle et constant d'une humble domestique, vieillie dans la maison, que les parents et les enfants aiment et respectent comme un autre membre de la famille, et puisque, la pauvre, elle n'en a point ou n'en a plus ! Si ces belles choses du passé sont si rares à notre époque, où en sont donc les grandes causes ?

Le bon maître fait le bon serviteur, et la direction dans le chemin du devoir d'un pauvre être ignorant, craintif, dépendant, malheureux souvent dans son isolement, par une maîtresse de maison sage, modérée, patiente et ferme même, produira sûrement, avec le respect, la justice et la condescendance d'une part, de l'autre, la déférence, la soumission et le dévouement.

ATTALA.

PRIÈRE DE LA SERVANTE

Voici une des plus belles pages de Lamartine. Elle a été lue à ses collègues par un des membres de l'Académie française, " car j'ai peur, a-t-il dit, que vous ne connaissiez pas cette page d'une incomparable beauté morale, une des plus vraiment évangéliques qui aient été écrites chez nous ".

" Mon Dieu, faites-moi la grâce de trouver la servitude douce et de l'accepter sans murmure comme la condition que vous nous avez imposée à tous en nous envoyant dans ce monde. Si nous ne nous servons pas les uns et les autres, nous ne servons pas Dieu, car la vie humaine n'est qu'un service réciproque. Les plus heureux sont ceux qui servent leur prochain sans gages, pour l'amour de vous. Mais nous autres, pauvres servantes, il faut bien gagner le pain que vous ne vous avez pas donné en naissant. Nous sommes peut-être plus agréables à vos yeux pour cela, si nous savons comprendre notre état : car, outre la peine, nous avons l'humiliation du salaire que nous sommes forcées de recevoir pour servir ceux que nous aimons.

" Nous sommes de toutes les maisons, et les maisons peuvent nous fermer leurs portes ; nous sommes de toutes les familles, et toutes les familles peuvent nous rejeter ; nous élevons les enfants comme s'ils étaient à nous, et, quand nous les avons élevés, ils ne nous connaissent plus pour leurs mères ; nous épargnons le bien du maître, et le bien que nous lui avons épargné s'en va à d'autres qu'à nous. Nous nous attachons au foyer, à l'arbre, au puits, au chien de la cour, et le foyer, l'arbre, le puits, le chien nous sont enlevés quand il plaît à nos maîtres... Parentes sans parenté, familières sans famille, filles sans mères, mères sans enfants, cœurs qui se donnent sans être reçus : voilà le sort des servantes devant vous. Accordez-moi de connaître les devoirs, les peines et les consolations de mon état et, après avoir été ici-bas une bonne servante des hommes, d'être là-haut une heureuse servante du Maître parfait ? "

LA CUISINE

Riz glacé.—Faites bouillir une tasse de riz dans du lait, jusqu'à ce qu'il soit bien cuit, salez et assaisonnez-le. Battez les jaunes de trois œufs dans un plat profond ; battez aussi les trois blancs en neige. Mettez sur la glace et servez froid. Ce plat peut être fait de tapioca.

Gâteau aux fruits.—Prenez deux bols de beurre, deux de mélasse, deux œufs, un bol de lait, une cuillerée de soda à pâte, un verre de brandy, une cuillerée à thé d'essence de citron, deux noix muscade et de la farine pour faire une pâte épaisse. Battez-la bien ; alors ajoutez une livre de raisins sans noyaux, une livre de raisin de corinthe bien lavés et séchés au feu, un ou deux quartiers de citron. Cuisez au four.

C'est un riche gâteau, aisé à faire et peu dispendieux.

No 4

CHANSONS DE J.-E. MARSOUIN

Fêtons le Printemps

Paroles de J.-E. Marsouin

Musique de J.-E. Marsouin

allegro Moderato, con tenerezza.

Fêtons du printemps, le retour ;
Allons gaiement, ma tendre Lise,
Dans les grands bois, chanter l'amour,
Car de toi, mon âme est éprise.
Il fait un gai soleil,
Il fait un temps superbe,
Du printemps, c'est l'éveil,
Viens, ma Lise dans l'herbe.

Tous les bosquets et les buissons,
De riches parures s'habillent
Et dans les nids, les oisillons
Au printemps, gentiment babillent.
Quel aspect enchanteur !
La nature fleurie,
Vêt toute sa splendeur,
Pour te fêter, ma mie.

Viens, des purs amours, c'est le temps,
De goûter les heures divines.
Pour bercer le cœur des amants,
Les bois ont des chansons calines.
Je vois dans tes grands yeux
Que ton âme indécise...
Retiens ses doux aveux,
Oh ! dis pourquoi, ma Lise...

Viens, ma Lise, viens près de moi,
Oh ! viens plus près, plus près encore,
Ne tremble pas, sois sans émoi ;
Laisse-moi dire : je t'adore !
Puis dans un doux baiser,
Fait de divines flammes,
Oh ! laisse-moi sceller,
Pour toujours nos deux âmes.



LE COQ DU CLOCHER

LÉGENDE

Un jour, allait je ne sais où le coq du gros Colas, dressant sa petite taille et se croyant le roi des coqs. Il s'était sauvé de son poulailler bien chaud pour aller courir le monde.
Après deux jours de route, il rencontra sur son chemin un petit ruisseau obstrué par quelques feuilles mortes.
— Ami, lui dit le Ruisseau, tu serais bien aimable de donner un coup de ton bec pour disperser ces feuilles qui m'empêchent de passer.
— Pour qui me prends-tu ? répondit notre Coq, avec un orgueilleux sourire.
Et il poursuivit sa route, sans entendre les mots aigres-doux que lui lançait le petit Ruisseau.

Au milieu d'une grande plaine, il entendit soudain une voix terrible : c'était le Vent, étendu à terre et presque mourant.

— Cher Coq, dit ce dernier, aide-moi donc à me relever ; évente-moi avec ton aile pour me soulever, et je te jure qu'un jour ou l'autre je te récompenserai.

— Seigneur Vent, je ne suis le domestique de personne, répondit le méchant Coq, de plus en plus cassant.

Et il s'en fut sans même retourner la tête.
Dans un champ, notre voyageur aperçut une petite fumée qui s'élevait ; le Feu était presque éteint.

— Mon bon passant, s'écria le Feu, donne-moi quelque paille pour me ranimer, car sans ton aide je vais mourir.

— Je ne vous connais pas et ne mettrai pas ma main au feu ! répondit aigrement l'égoïste.
Et continuant son chemin, il arriva enfin dans une grande capitale. Une église se dressait devant lui ; il demanda à une poule du voisinage à qui elle était dédiée.
— A saint Pierre, répondit-elle.
Or, la mère de notre Coq lui avait recommandé de ne pas s'arrêter devant les statues de saint Pierre, le saint ayant des raisons pour ne pas aimer les coqs.
Mais, ne voulant suivre aucun conseil, il se mit à chanter.
Un maître d'hôtel passant par là le saisit, l'emporta chez lui et commença à l'échauder.
— Bonne Eau, ne me noie pas, cria le coq au comble de la souffrance.
— Tu n'as pas eu pitié de moi, dit celle-ci. Et elle l'inonda de la tête aux pieds.
Le cuisinier le mit alors au feu.
— O Feu, ne me grille pas ! gémit-il.
— Je n'aurai pas plus de complaisance pour toi que tu n'en as eu pour moi l'autre jour.
Et le Feu, en quelques minutes, le réduisit en charbon.
Voyant le Coq roussi, le cuisinier, furieux, le jeta par la fenêtre.
Le Vent, dont il n'avait pas voulu se faire un ami, s'en saisit et, le faisant tourbillonner en l'air, le lança sur le toit de l'église.
Saint Pierre alors étendit la main, empoigna le sot railleux, et d'un coup de sa clef le cloua sur la pointe du clocher.
Depuis lors, le Coq y resta empalé. On peut l'y voir encore, noir, sec, aplati, tourmenté par la pluie, brûlé par le soleil, agité par le vent.
Cette légende a été composée pour les gens qui ne savent pas mettre en pratique la devise : "Aidez-vous les uns les autres."

RENÉ MIGUEL.

JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Qui est en pleine vie l'hiver, agonise au printemps, meurt en été et se ranime en automne ?

LOGOGRIPE

Sur mes cinq pieds, lecteur, je suis très formidable,
Sur quatre, méprisée sans être méprisable,
Sur trois, je t'offre un mot souvent désagréable,
Et sur deux je me dis pronom indéclinable.

MÉTAGRAMME

Sur cinq pieds, en changeant ma tête, je suis tour à tour : Ville française importante ; travaux de poète ; vieilles redevances ; aux Pyrénées ; petits citrons.

RÉBUS



LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Le roi d'Angleterre vient de charger le feld-maréchal Roberts, plus connu sous le nom de "Bobs, le héros du Transvaal", de créer un bataillon de gardes du corps qui s'appellera *The Imperial Body Guard*.

Ce bataillon sera composé exclusivement de géants qu'on choisira dans les régiments de cavalerie indigènes des Indes.

Les géants sont très à la mode en ce moment !

Les Américains sont très souvent gais.

On cite un truc amusant employé par un directeur de journal dans l'embarras. Un enlèvement ayant eu lieu dans la ville de Waterloo (Indiana) la *Waterloo Tribune* publia un long récit de l'enlèvement par le coupable lui-même. L'article fit sensation.

Le lendemain, le journal publiait un autre article encore plus sensationnel, dans lequel le directeur avouait qu'ayant manqué de copie il avait fabriqué de toutes pièces la soi-disant confession du coupable. Cela fit au moins vendre deux numéros du journal.

Le *Family Doctor* est informé par un médecin qui revient de Perse, que là-bas les larmes sont encore considérées comme un remède contre certaines maladies chroniques.

A chaque enterrement on met dans une bouteille les larmes des assistants en procédant de la façon suivante :

Chacune des personnes atteintes par la mort du défunt, reçoit une éponge destinée à s'essuyer les yeux et après l'enterrement ces éponges sont présentées au prêtre qui les presse au-dessus d'une bouteille qu'il conserve soigneusement.

Par ce temps d'éducation professionnelle, il est amusant de constater que toutes les filles et petites-filles de la reine Victoria sont devenues d'excellentes cuisinières. La princesse Béatrice a particulièrement un talent remarquable pour la confection du national et traditionnel plumpudding.

Quant à la princesse Hélène, le prince de Galles, aujourd'hui Edouard VII, déclare n'avoir jamais mangé de si bon bifteck que celui qui lui fut accommodé par sa sœur, un jour que la pluie les bloqua dans un petit rendez-vous de chasse, en pleine forêt. Peut-être le plus fort de cette appréciation revient-il à un condiment—le meilleur de tous au dire des Grecs—l'appétit qui suit un violent exercice.

Un jeune homme, nommé John Dorsey, est mort aux Etats-Unis, de l'abus du tabac. Ce fumeur enragé "grillait" huit à dix paquets par jour.

Il mourut dans la rue, succombant à une paralysie du cœur, tandis qu'il causait avec un ami, la cigarette aux lèvres, bien entendu.

M. John Dorsey est donc mort à son poste de fumeur, son champ d'honneur à lui. Mais où John Dorsey devint un héros dans son genre, c'est lorsque revenant un instant à lui et déjà agonisant, il murmura ces dernières paroles :

—Donnez-moi une cigarette.

L'histoire ne dit pas si le désir du moribond put être exaucé, mais le fait n'en est pas moins remarquable.

La cour suprême des Etats-Unis vient de rendre un arrêt qui va mettre fin à l'industrie des divorces à la minute, si florissante dans divers Etats de l'Union.

Elle a décidé que les divorces accordés à des conjoints qui ne seraient pas l'un et l'autre résidents

"bona fide" dans l'Etat où la séparation légale des époux est prononcée sont nuls et nonavenus.

Par cet arrêt, de nombreuses personnalités new-yorkaises, qui avaient divorcé moyennant une excursion de vingt-quatre heures dans le Nevada, le Dakota et autres Etats dont la législation est si complaisante pour les incomptabilités conjugales, se trouveraient, si elles ont contracté depuis un nouveau mariage, dans le cas de véritables bigames.

C'est gai pour eux !

Un habitant du Congo, M. William-Georges Emmanuel est arrivé à Anvers. Il est chef d'une délégation qui vient demander au roi des Belges l'émancipation des nègres nés dans cette colonie, et qui sont esclaves à Cuba.

Ces nègres sont au nombre de 18,000 et demandent à être rapatriés au Congo, comme des citoyens indépendants. Si M. William-Georges Emmanuel obtient gain de cause auprès du roi Léopold, les anciens esclaves s'occuperont, au Congo, des cultures utiles du tabac, du caoutchouc et du cacao. Ils possèdent, ensemble, des biens immobiliers estimés à un million de dollars, environ. En cas de rapatriement ils vendront ces biens et convertiront le produit en terres acquises dans le Congo belge.

Un certain jour, une jeune soubrette assez étourdie oubliait, dans un fiacre, une sacoche contenant les bijoux de sa maîtresse. Il y en avait pour une dizaine de mille dollars.

Quelque peu marri la soubrette revint chez sa maîtresse où elle s'attendait à être vertement sermonée. Il n'en fut rien.

La propriétaire des bijoux perdus s'est contentée de dire à ceux qui lui exprimaient des condoléances :

"Je ne reverrai plus mes bijoux ; mais tant pis, c'est ma faute à moi ! A l'avenir je ne perdrai plus rien. J'ai un moyen. J'obligerai ma femme de chambre à mettre son porte-monnaie dans ma sacoche à bijoux. Et, de cette façon, je suis sûre qu'elle fera attention à ce que je lui confie."

Que faut-il le plus admirer, l'ingéniosité du moyen ou la philosophie de la dame ?

Les coins des rues à Newhaven vont bientôt être pourvus de cabines téléphoniques publiques établies sur le modèle des avertisseurs d'incendie. Chaque cabine à l'état normal sera fermée, mais il suffira de glisser une pièce dans une fente aménagée à cet effet pour faire ouvrir la porte. Une fois dans la cabine, la communication s'obtiendra comme d'ordinaire.

Seulement, ajoutent les journaux, si les détails qu'on nous a fournis sont exacts, il y aurait un désagrément : il paraît qu'un mécanisme ferait se refermer la porte dès qu'on raccrocherait le récepteur. Mais alors comment le "téléphoneur" sortirait-il de la cabine ? et lui faudrait-il attendre, pour être délivré, le bon plaisir du prochain passant qui voudrait, lui aussi, se servir du téléphone ?

Néanmoins l'innovation pourvu qu'on la perfectionne, est intéressante.

M. Danforth, riche marchand de bois de Brunswick (Georgie), s'est brûlé la cervelle et son corps vient d'être, sur sa demande, jeté à la mer. Après son suicide, on a trouvé à côté de son corps, un morceau de papier peint sur lequel M. Danforth avait écrit ses dernières volontés. Il demandait aux chevaliers de

Pythias, dont il faisait partie, de vouloir bien jeter son corps au fond de la mer.

Après avoir consulté sa famille les chevaliers de Pythias se sont conformés aux dernières volontés de Danforth : ils ont loué un vapeur sur lequel a été porté le corps du défunt.

Le vapeur s'est avancé à environ vingt milles en pleine mer. Un service funèbre très simple a eu lieu et, à un signal donné, le corps a été lancé à la mer. Cousu dans un sac en toile épaisse et ayant un poids de 50 livres attaché aux pieds, le corps était posé sur une planche à laquelle le retenaient de fortes courroies. Des couronnes d'immortelles et des bouquets de fleurs le recouvraient, et quand il est tombé à la mer, les fleurs ont sur nagé au dessus de l'endroit où le corps avait disparu au fond des flots.

Il paraît que Danforth a demandé que son corps fût jeté à la mer parce que dans sa vie il n'était jamais allé sur l'Océan.

Un événement assez amusant s'est produit à New-York, ces jours-ci. M. Priestmann, un des plus riches habitants de cette ville, s'embarqua—en première classe, naturellement—sur un navire qui fait le transport des émigrés à l'étranger. A peine était-il monté à bord, que l'officier de paix préposé à l'examen des émigrants, voyant M. Priestmann manchot du bras droit le prit vivement à partie, lui reprochant de s'embarquer dans un état physique qui ne lui permettait pas de gagner sa vie, qui l'obligerait à augmenter le nombre des miséreux, dans les pays hospitaliers.

En vain M. Priestmann objecta que sa qualité de milliardaire le dispensait d'avoir recours au travail manuel pour gagner sa vie, le policeman le voyant vêtu avec simplicité, ne crut pas un mot de ses dires et le fit descendre du navire et demeurer toute la nuit à sa disposition. Au matin, les amis du milliardaire qui avaient été prévenus, accoururent le réclamer. Le policeman comprit alors son erreur et s'en excusa de toutes ses forces.

M. Priestmann, qui n'a pas eu à se louer de ses procédés, intenta à la police de New-York un procès en dommages-intérêts qu'il gagnera certainement. A quelque chose malheur est bon.

Un muet se mettant soudain à parler anglais, italien et français, voilà vraiment un cas extraordinaire !

On pourrait croire à un miracle si l'on ne connaissait les antécédents de Jean Matfurlin, le muet polyglotte.

Jean Matfurlin, matelot portugais, fixé depuis longtemps en Angleterre avait fait dans sa jeunesse de nombreux voyages et de longs séjours à l'étranger. Aussi, indépendamment du portugais, il parlait aisément couramment l'italien, l'anglais et le français. Un jour à la suite d'un naufrage, il tomba à la mer. Sauvé par miracle, il resta longtemps évanoui et, quand il reprit enfin connaissance, il était devenu muet, complètement muet. Il vécut ainsi misérablement pendant quatorze ans, à faire de petits travaux de jardinage.

Or, il y a quelques jours, un coup de feu fut tiré près de lui, accidentellement. Il fut si effrayé... qu'il recouvra d'un seul coup l'usage de la parole et qu'il se mit incontinent, avec une volubilité extraordinaire à parler portugais, anglais, italien et français.

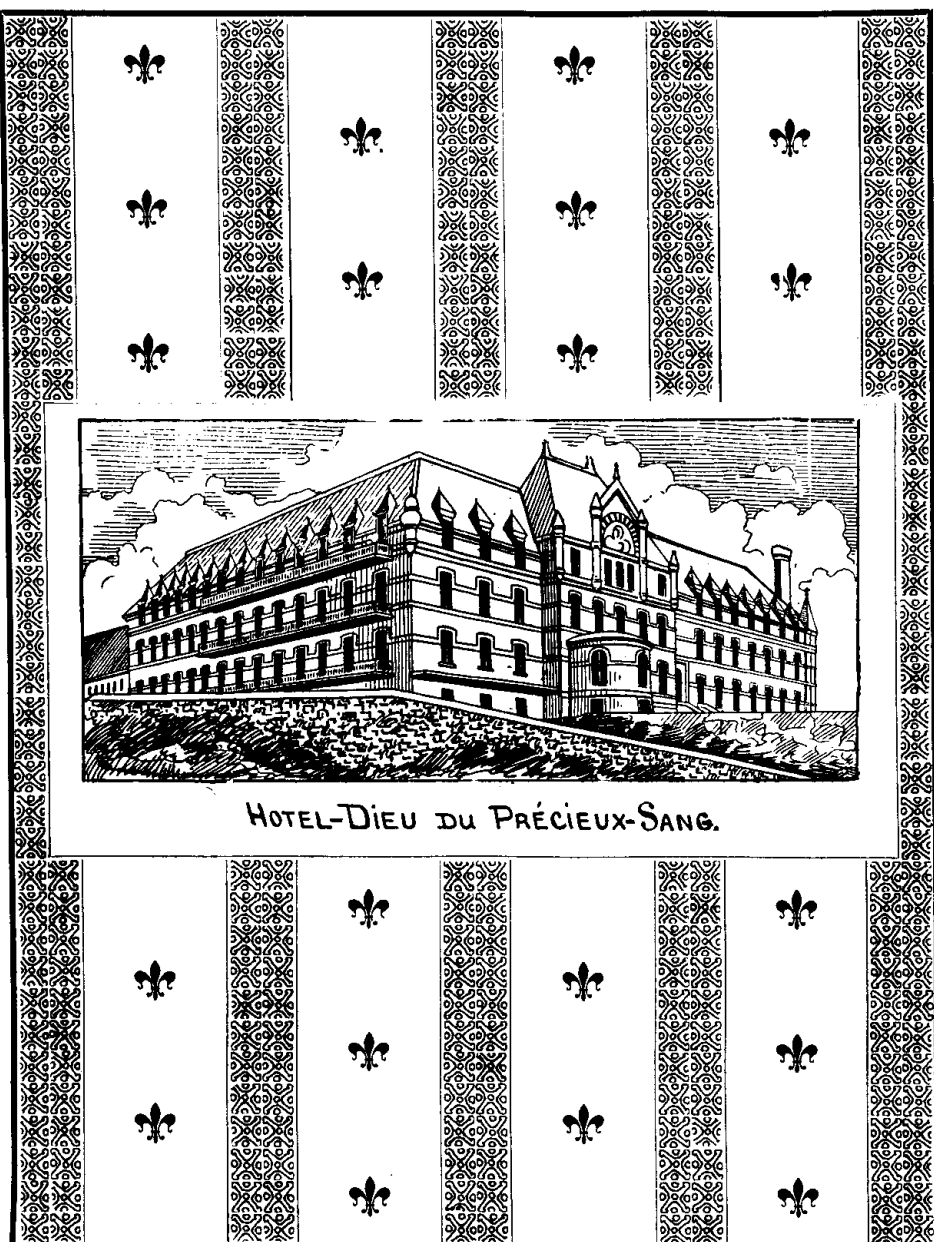
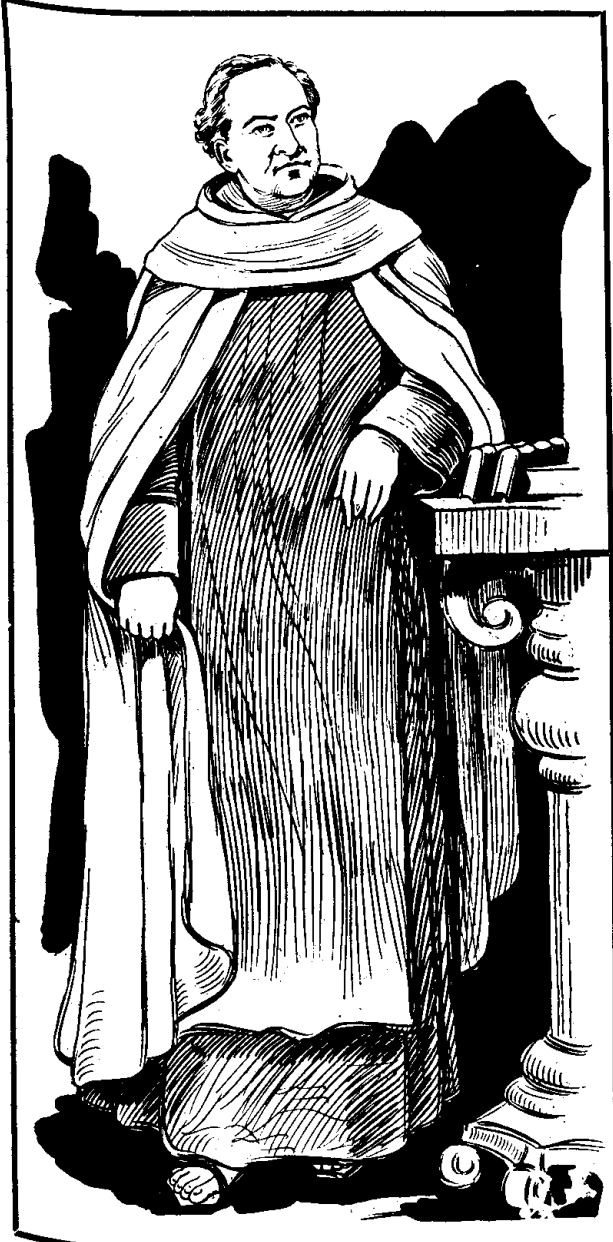
Bien que le phénomène puisse s'expliquer comme on le voit, il est assez curieux tout de même pour révolter l'opinion du monde médical.

Le muet polyglotte est, en ce moment, entouré de soins les plus attentifs.

—Allons. Lili, il est sept heures, tous les petits oiseaux sont couchés, il faut faire comme eux, dit le maman.

Le lendemain matin, à quatre heures, Lili ayant entendu piailler les oiseaux dans le jardin, se leva vivement et court au lit où était sa mère.

—Maman, lève-toi, il est quatre heures, tous les petits oiseaux et leurs mamans sont levés, il faut faire comme eux, maman



HOTEL-DIEU DU PRÉCIEUX-SANG.

QUÉBEC, 24 septembre 1900.

MESSIEURS,

Quelques-unes de nos jeunes sœurs souffrant d'ANÉMIE, d'autres de DYSPEPSIE, et d'autres de DÉBILITÉ GÉNÉRALE, ont fait usage de votre **Vin des Carmes**, et je suis heureuse de pouvoir vous dire que chacune d'elles, après en avoir pris UNE SEULE BOUTEILLE, éprouve déjà une AMÉLIORATION EXTRAORDINAIRE dans son état.

Avec une profonde et religieuse estime, j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble servante,

SR SIE-BARBE, Supérieure.

Traitement suivi à l'Hotel-Dieu

BERTHIER, 3 novembre 1899.

Mme A. E. Joncas, de Berthier en bas, vient de sortir de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, où elle était retenue depuis deux mois par une maladie grave. Elle attribue sa guérison au VIN DES CARMES, qui lui a rendu l'appétit et les forces comme par enchantement. Elle est maintenant très bien, et j'autorise les propriétaires du VIN DES CARMES à se servir de mon nom.

Cap. A. E. JONCAS.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Pour sa réouverture—semaine du 24 juin—le Théâtre National Français a monté le drame à grand spectacle tiré du célèbre roman de M. Sienkiewicz, *Quo Vadis*, roman qui fut, à coup sûr, le plus vif succès de librairie de l'année dernière, en France. Le pape a donné l'approbation la plus élogieuse à ce fameux ouvrage littéraire. Une traduction a été préparée à sa demande, par l'un de ses prélats domestiques, et Léon XIII a beaucoup louangé l'auteur du livre.

Le titre de *Quo Vadis* est tiré d'une légende datant du premier siècle de l'ère chrétienne : l'apôtre Pierre avait quitté Rome où il n'y avait que périls et persécutions pour les chrétiens. Il aperçut sur la route le Christ qui s'avancait. "Quo Vadis, domine? (Où vas-tu, Seigneur?) lui demanda-t-il." Et le Christ répondit : "Lorsque tu abandonnes mon peuple, je vais à Rome..." pour qu'une fois encore on me crucifie."

Le sujet du drame est le tableau de la Rome du premier siècle dans lequel apparaissent les figures de l'empereur Néron, de l'exquis écrivain Pétrone, de Vicinius, le païen amoureux de Lygie, etc. On assiste à des scènes profondément émouvantes, telles que celles du cirque dans laquelle Ursus lutte victorieusement avec un taureau sur lequel Pappée, femme de Néron, avait fait attacher la jeune Lygie, fille du roi des Lygiens; l'incendie de Rome, etc. etc.

La pièce a été montée avec un luxe de décors et de costumes vraiment extraordinaire, et l'on a conté son interprétation à des artistes de premier ordre, comme nos lecteurs peuvent s'en convaincre.

Les représentations de *Quo Vadis* ne peuvent manquer de produire une profonde sensation. Elles sont, peut-être, le plus grand événement théâtral de l'année.

La nouvelle salle du Théâtre National Français est un vrai bijou; sa scène, vaste, on ne peut mieux agencée, si prête à merveille aux mises en scène les plus compliquées.

FRAICHES COULEURS

La jeune fille perd ses belles couleurs de ses joues parce que son sang est appauvri et impur. Les *Pilules de Langue* V. de *Chimiste Bonard* lui rendront ses fraîches couleurs.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MALADIE D'ESTOMAC
FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 21r.
PARIS: MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts.
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

DR. A. BRAULT
Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis

Tel Bell: E. 1745

Heures de Bureau: de 9 à 10 heures

La Banque d'Epargne de la Cité et du District de Montréal

Avis est par le présent donné qu'un dividende de huit dollars par action sur le capital de cette institution a été déclaré et sera payable à son bureau chef à Montréal le et après

MARDI, LE 2 JUILLET PROCHAIN.

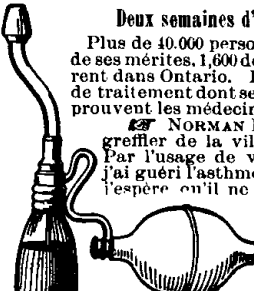
Les livres de Transfert seront fermés du 15 au 30 juin prochain ces deux jours compris. Par ordre du Conseil de Direction.
HY. BARBEAU,
Gerant.

Montréal, le 29 mai 1901.

la gomme du docteur Adam guérit instantanément le mal de dents 10 cents en vente partout

DEPOT CHEZ
ROD. CARRIERE
Coin Visitation et Ste-Catherine

ASTHME
Traitement au liquide sec.
Deux semaines d'essai gratis.
Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites. 1,600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.
NORMAN H. H. LETT, Ecr., greffier de la ville d'Ottawa, dit: Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait. J'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciencieusement suivant les instructions.



Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE en 2 heures
sans Coliques ni Nausées sans AUCUNE PURGATION ni avant ni après du
VER SOLITAIRE par les CAPSULES L. KIRN
à l'extract éthérifié de FOUGÈRE Mâle Pure sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUGOU, 54, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies

Ce qu'une Mère doit à son Enfant

L'enfant dépend de sa mère pour ses forces et sa santé

Une mère ne peut pas donner à son enfant ce qu'elle ne possède pas elle-même. Si elle est faible, elle ne peut pas lui donner de la force; si elle est malade, elle ne peut pas lui donner la santé.

Ces énoncés sont évidents; ils n'ont pas besoin d'explications ni de défense; ils sont clairs comme le jour. Ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est qu'il y a des milliers de femmes qui attendent l'heure de la naissance de leur enfant dans l'angoisse et dans la douleur, et qui pourraient être heureuses et en bonne santé, si elles le voulaient.

Quelle est la femme qui ne voudrait pas être bien portante et avoir un enfant plein de santé? Le vouloir n'est pas suffisant, il faut employer les moyens nécessaires.

Les Pilules Rouges sont offertes aux femmes faibles et souffrantes comme moyen d'acquiescer des forces et de revenir à la santé. Des milliers de femmes s'en sont servies et affirment qu'elles ont remporté le but pour lequel elles sont destinées.

Si la femme malade veut revenir à la santé, si la mère de famille faible veut acquiescer des forces, les Pilules Rouges sont là pour l'aider. Elles ont aidé tant de femmes qu'il n'est plus permis de douter de leur efficacité.

Elles donnent la santé aux femmes de tout âge et les guérissent sûrement de tous les maux dont elles peuvent souffrir; elles allouent les angoisses de la maternité et donnent à la mère la force et la santé qu'elle transmettra à son enfant.

"Lorsque je commençai à Prendre les Pilules Rouges, dit Mme Louis Lanthier, j'étais pâle comme une morte. J'étais nerveuse, je souffrais de douleurs dans le côté et de rhumatisme dans le cou. A tous les mois j'étais bien malade et dans l'espace de 11 mois, j'avais dû m'aliter deux fois. J'étais rendue à un point où tout le monde désespérait de ma santé.

"Aujourd'hui, après avoir pris les PILULES ROUGES pendant deux mois, je suis parfaitement guérie, j'ai augmenté de dix-sept livres et je ne puis cesser de recommander les Pilules Rouges, car elles me donnèrent beaucoup de forces et beaucoup de bonheur.

"Un grand nombre de mes amies auxquelles je les avait recommandées, ici de Masson, les ont prises et s'en sont bien trouvées, il y a déjà longtemps que je ne prends plus les Pilules Rouges, car je suis en bonne santé. Si jamais je venais à tomber malade, c'est le seul remède que je prendrai, car je sais que c'est le seul qui puisse soulager les femmes.

MME LOUIS LANTHIER,
Masson, P. Q.
Co. Labelle."

"Depuis cinq ans, c'est-à-dire depuis la naissance de mon premier enfant, dit Mme Jos. Deleau, je souffrais d'une douleur dans le côté et de beau mal, pour lesquels les médecins ne pouvaient me faire aucun bien; je souffrais aussi de moult estomac, et ma digestion se faisait bien mal, je me levais le matin fatiguée et ahurie, et à peine capable de me trainer. J'écrivis alors aux Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco Américaine, qui me conseillèrent de prendre les PILULES ROUGES, et sept boîtes de ces merveilleuses pilules me guérèrent complètement pour tous ces troubles qui m'étaient restés après la naissance de mon premier enfant. Elles me mirent fortes et courageuses; j'aurais bien voulu connaître ce bon remède avant, car j'avais dépensé beaucoup d'argent et aussi j'avais beaucoup souffert; il m'aurait épargné beaucoup de troubles.

MME JOSEPH DELEAU,
Creighton, Pa."

Les Pilules Rouges sont essentiellement une médecine pour les femmes; elles guérissent toujours les irrégularités, l'inflammation, les ulcérations et le beau mal. Elles sont par excellence le remède à prendre pour préparer à la maternité et elles sont un tonique sans égal pour aider aux mères qui nourrissent leurs enfants.

Les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine peuvent être consultés gratuitement soit par lettre ou à leur bureau au No 274 rue Saint-Denis. Il est vrai qu'il n'est pas nécessaire pour les femmes qui veulent prendre les Pilules Rouges, d'aller consulter ces médecins, cependant, nous ne saurions trop conseiller aux femmes qui souffrent depuis longtemps et qui se seraient découragées, d'aller voir ces médecins ou de leur écrire et d'apprendre d'eux ce qu'il leur faut faire pour aider à l'effet des Pilules Rouges et les ramener à la santé.

Les consultations au bureau sont données tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, de 9 hrs du matin à 8 hrs du soir.

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,

274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

Théâtre National Français
SEMAINE DU 24 JUIN

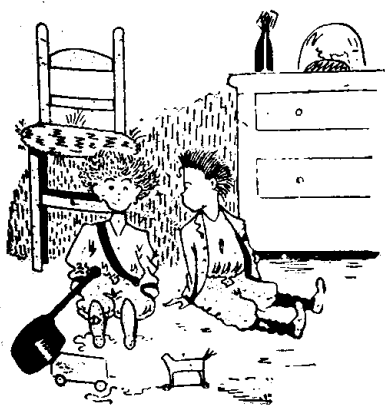
Rues Ste-Catherine et Beaudry
Bell Tel. East, 1736
GEO. GAUVREAU, Propriétaire
Tél. Marchands 520

QUO VADIS
PAUL CAZENEUVE et 100 artistes et figurants

MATINÉE TOUS LES JOURS
Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c.
Prix Matinée, 10c, 15c, et 25c.

Semaine prochaine: "FAUST"

fant
es
e possède
ner de la
ations ni
is incom
attendent
s la dou-
si elles le
rtante et
t, il faut
uffrantes
Des mil-
rempli le
e famille
r l'aider
douter de
guéri-sent
les adou-
force et
Louis Lan-
e douleurs
malade et
à un point
deux mois,
puis com-
le forces et
andées, je
mps que je
s je venais
est le seul
P. Q.
Labella.
enfant, dit
mal, pour
ssi de mou
fatiguée et
spécialement
les T.
irent com-
nce de non
voulu com-
ssi j'avais
EAU,
on, Pa.
pour les
mmation,
remède à
ique sans
méricaine
r bureau
aire pour
onsulter
x femmes
ées, d'al-
x ce qu'il
amener à
ours de la
noir.
NE,



UNE DISTRACTION

—A quoi qu'on pourrait bien jouer ?
—A rien... attendons un moment,
c'est aujourd'hui samedi... papa va ren-
trer assés... y flanquera une tripotée à
maman... on rigolera.

PALEUR DU VISAGE

Le teint pâle chez les personnes ac-
cuse l'appauvrissement du sang. En sui-
vant un traitement régulier avec les Pi-
lules de Longue Vie du Chimiste Bonard,
les femmes et les jeunes filles recouvre-
ront la santé, la force, la gaieté et la
beauté.

—Neuf mille puits d'huile sont actu-
ellement exploités dans Ontario et pro-
duisent près de 60,000 barils d'huile par
mois.

ON N'EN VOIT PLUS

Les maladies de poitrine ont toujours
fait beaucoup de victimes, mais elles
n'en font plus là où l'on fait usage du
Baume Rhumal.

—Dans un an l'olivier produit 190
gallons d'huile.

LA GRIPPE... LA GRIPPE...

Oh ! cette grippe, cette affreuse grippe.
Qui nous en débarrasserait si nous n'a-
vions pas le Baume Rhumal.

—D'après l'Annuaire catholique aus-
tralien, la population catholique de la
Nouvelle-Zélande dépasse 92,000 et le
nombre des prêtres est de 145. Il y a
dans la colonie 243 églises et chapelles
catholiques et 141 écoles.

PARC SOHMER

Grande affluence à cette populaire
place d'amusement la semaine dernière.
Il n'y a rien de surprenant à cela car les
représentations qu'on y donne, la mu-
sique qu'on y exécute ainsi que le bon
air qu'on y respire sont de nature à arti-
rer le public qui désire passer quelques
heures agréablement. Changement de
programme pour la semaine commen-
çant le 24 courant. On nous promet des
attractions des plus nouvelles et des plus
variées.

—C'est en Suède qu'on a eu l'idée,
aujourd'hui copiée dans bien des pays,
d'annexer aux écoles publiques des jar-
dins où l'on pourrait enseigner l'agricul-
ture aux enfants : cet exemple est
maintenant suivi sur une grande échelle
en Allemagne, où l'on essaye de donner
à l'agriculture le plus de développement
possible.

RECONFORTANT MERVEILLEUX

L'homme affaibli par le surmenage
physique ou intellectuel trouvera un ré-
confortant merveilleux et infaillible dans
les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bo-
nard.

—Les Arabes du sud de l'Algérie ne
distinguent pas moins de 100 variétés
de dattes.

SANS DELAI

N'attendez pas à demain pour soigner
votre rhume qui ne ferait que s'aggraver.
Prenez de suite du Baume Rhumal et
vous éviterez les complications.

CE SONT LES
Pilules de Longue Vie (Bonard)

Qui ont guéri

Delle CLARA ARCHAMBAULT

Elle souffrait depuis six ans d'Anémie, de faiblesse, de maux de tête et de
Dyspepsie. Aujourd'hui elle digère bien, elle n'a plus de douleurs, elle est en
parfaite santé, et elle nous envoie le témoignage suivant, nous priant de bien
vouloir le publier dans les journaux, afin que d'autres personnes faibles et malades
puissent connaître le seul remède qui ne manque jamais de guérir

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

MESSEURS,—C'est avec plaisir que je vous écris aujourd'hui pour vous
mettre au courant de la guérison merveilleuse opérée par vos Pilules de
Longue Vie Bonard, et j'espère sincèrement que vous publierez cette lettre
d'abord, pour que mes connaissances sachent que je suis complètement
guérie et pour que les nombreuses victimes de l'anémie et de la dyspepsie
puissent apprendre la manière d'obtenir une guérison permanente et
prompte. Depuis six ans j'ai été sous les soins des meilleurs médecins de
Montréal. J'ai dépensé aussi une petite fortune en remèdes patentés sans
éprouver aucun soulagement. Il m'était presque impossible de manger,
car je n'avais pas d'appétit, et lorsque je mangeais un peu j'avais à endu-
rer des douleurs affreuses. Il est inutile de vous dire que j'étais d'une
faiblesse extrême et je souffrais constamment de maux de tête et de dou-
leurs dans le corps. Lorsque je me levais le matin j'étais tellement étourdie
que j'étais obligée de rester assise pendant assez longtemps avant de pou-
voir m'habiller, et ces étourdissements me prenaient aussi dans la journée.

Ayant lu le témoignage de Mlle Eva Brown publié dans "La Presse"
il y a quelque temps, et comme elle disait avoir été guérie par les Pilules
de Longue Vie Bonard d'une maladie qui ressemblait beaucoup à la
mienne, j'achetai trois boîtes de Pilules de Longue Vie Bonard, que je pris
selon les directions, et je constatai dès les premières doses une amélioration
remarquable dans ma condition. Après avoir pris les trois boîtes je suis
maintenant guérie complètement. J'ai plus d'appétit, ma digestion se
fait bien, mes forces augmentent tous les jours. Je vous remercie ainsi
que Mlle Brown de m'avoir fait connaître vos merveilleuses Pilules de
Longue Vie Bonard.

elle CLARA ARCHAMBAULT. Cote St-Paul, Que.



DELLE CLARA ARCHAMBAULT.

LES PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)
guérissent tous les jours des HOMMES, FEMMES
et ENFANTS qui souffrent d'Anémie, de Dys-
pepsie et d'autres maladies provenant de l'insuffisance
du sang ou de l'action défectueuse du Foie, des Rognons et de l'Estomac.

Aucun remède au monde n'a obtenu autant de succès. Aucun remède
n'a un tel record de guérisons.

Nous avons publié dernièrement les témoignages des personnes suivantes de Montréal :

M. JOSEPH BEAUDRY,

44 rue Brébœuf.

DELLE EVA BROWN,

21 Avenue Duluth.

DELLE ELIZABETH OUELLET,

89 St-Frs-Xavier.

M. FELIX GOUIN,

478½ rue St-Dominique.

Allez voir ou écrivez à ces personnes et elles vous diront que c'est grâce aux PILULES
DE LONGUE VIE (Bonard) qu'elles jouissent aujourd'hui d'une bonne santé.

Si cela n'est pas suffisant pour vous convaincre, détachez le coupon au bas de cette
annonce, envoyez-nous avec ce coupon votre adresse ainsi qu'un timbre de 2 sous et nous
vous enverrons gratis une boîte-échantillon de PILULES DE LONGUE VIE
(Bonard) afin que vous puissiez constater par vous-même les merveilleuses propriétés
curatives de ce remède.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boites

.. DE ..

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

GRATIS.

DETACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des Pilules de Longue
Vie (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec
leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'en-
verrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application
aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre
libérale.

Nom et
Adresse



No. 16

La Revue Mame

Charmante
publication
illustrée pa-
raissant tous les mois et éditée par la célèbre
maison Mame. Agréable, instructive et mor-
rale. Abonnement : un an, 11 fr. 50. Maison
Alfred Mame & Fils, 168 Boulevard Saint-
Germain Paris, France.

DUPUIS & LUSSIER

AVOCATS

Chambre No 1,édifice de La Presse

BREVETS
D'INVENTION

CANADA
ET
ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

107 RUE ST. JACQUES. MONTREAL

GUERI EN TRES PEU DE TEMPS **Etes-vous Grevé ?**

ALDERIC PILON, No 5 rue Robin, qui souffrait depuis 4 ans d'une hernie simple, a été radicalement guéri par

La Compagnie de Montréal
POUR LA
GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Viennent de paraître : Le Fantôme, par P. Bourget, 90c. ; L'Honneur d'une femme, par Daniel Leveau, 90c. ; M. Bergeret à Paris, par A. France, 90c. ; Au coin d'une dot, par L. de Tinseau, 90c. ; La faute d'autrui, par H. Ardel, 90c. ; Amie de cœur, par H. Maizeroy, 90c. ; Quarante ans de Théâtre, (4me vol.) par Francisque Sarcey, 90c. ; Lettres à la fiancée, par V. Hugé, 90c. ; Le Roi du K'ondyke, par A. Turenne, 90c. ; Ce que chante l'amour, par P. Maël, 90c.

Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 5 cts chacun.

Parmi les journaux littéraires on y trouve : Les Annales politiques et littéraires, 5c. Le Soleil du Dimanche, 6c. Le Supplément du Petit Journal et du Petit Parisien, 3c. La Lecture pour Tous, 15 cts.

Les commandes sont remplies par retour du courrier

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.
No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les descriptions de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Fouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la maille sur réception du prix minimum de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et C. e. 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.

Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal



Pour le Traitement et la Guérison de
L'OBÉSITÉ

FUCUS-PHYTOLACCA SAUTER

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal
PRIX, \$1.25 LA BOITE
(Expédié franco par la maille sur réception du montant.)



4277

DANS LE GRAND MONDE

—Tiens, vous voilà, Jasmin ! j'allais justement rendre visite à votre maître. Pouvez-vous me dire si le duc est chez lui en ce moment ?

—Naturellement, il y est ; vous ne voyez donc pas que je porte son pantalon à réparer chez le tailleur ?

Meubles d'Eté
Frais, Confortables et Durables

CHAISES DE VERANDAH peinturées en rouge, vert ou vernies, dans toutes les formes et grandeurs.

GROS ASSORTIMENT DE

Lits de Camp en Duck	\$1.50
Pliants de Camp en Duck	.30
Chaises de Camp en Duck	.45
Petits Lits en Fil de Fer tissés, avec Complet de Matelass	3.50

RENAUD, KING & PATTERSON
Meubles et Literie
652 Rue Craig, - - - Montréal.

RIPANS

AU THEATRE

On éprouve parfois une sensation de faiblesse et de suffocation, accompagnée souvent de maux de tête. Le cœur bat fortement, on devient étourdi, et l'on se sent mal à l'aise. L'attaque peut ne durer qu'une minute ou elle peut être assez forte pour obliger une personne à quitter le théâtre. Ce cas se présente assez fréquemment lorsqu'on a bien diné avant la représentation. Il résulte d'une certaine forme d'indigestion causée par la mauvaise ventilation et la tension de l'esprit qui se produit en suivant une pièce.

Comme mesure de précaution, les gens devraient prendre une **RIPANS TABULE** après un bon dîner. Elle aidera l'estomac à digérer la nourriture, et l'air vicié ainsi que l'excitation ne causeront aucun trouble. Elle chassera les mauvais effets d'un trop bon repas. Cette coutume est maintenant établie chez les personnes sages et cultivées.

10 pour 5 cents
Dans toutes les pharmacies

ON DEMANDE.—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Elles bannissent l'indolence et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenus dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats sont envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New York.

Flacon : 5 fr. Étendu : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides préoces, Rugosité, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie.—A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

CANDES, Paris
11 date de 1849

GENDREAU
DENTISTE
No 22, rue St-Laurent
MONTREAL
Tel. Bell, Main 2818

MEAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900

LAPRES & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TÉLÉPHONE BELL E. 1283
TEL. DES MARCHANDS 643

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

—Je ne vous expliquerai point une chose inexplicable, répondit le comte Yvan ; ceux qui prétendent m'avoir vu rue Montorgueil vous ont trompé.

—Dans quel intérêt ?

—Ou bien ils se sont trompés eux-mêmes.

—Allez-vous invoquer une ressemblance ? demanda Paul de Gibray avec ironie.

—Je ne vais rien invoquer du tout... Le fait que vous avancez est faux, archifaux et je le nie... Du reste, envoyez au comte Serge Nicolaïeff, à l'hôtel Beau-Rivage, à Genève, et vous aurez la preuve que je n'ai pas menti...

—Preuve que mon devoir sera de n'accueillir que sous bénéfice d'inventaire... Ce Russe peut être un complice d'accord avec vous, pour vous fournir un alibi... J'en aurai cependant le cœur net, et je vous répète que j'enverrai une dépêche, non point au comte, mais au parquet...

—Me permettez-vous, monsieur, de vous adresser une question ?

—Sans doute, fit le juge d'instruction avec condescendance ; mais je ne prends en aucune façon l'engagement d'y répondre.

—Vous paraissez me croire coupable d'un double crime, ce qui, étant donné que ma position sociale rend bien invraisemblable... dit le jeune russe. Pour m'accuser ainsi, les raisons mises en avant par vous jusqu'à ce moment sont évidemment insuffisantes... Vous devez en avoir d'autres... De plus sérieuses... Quelle sont-elles ?

—Les dépositions des témoins qui vous ont vu et qui n'hésiteront pas à vous reconnaître...

—Permettez-moi d'en douter, monsieur... Ils ne me reconnaîtront pas à moins qu'ils ne s'abusent ou qu'ils ne veuillent vous abuser.

M. de Gibray frappa sur un timbre.

Un employé entra aussitôt.

Le juge d'instruction lui parla tout bas.

L'employé répondit par un signe affirmatif et sortit en emportant un carré de papier sur lequel le magistrat venait d'écrire un nom.

Depuis le commencement de l'interrogatoire Yvan Smoïloff était assis.

—Levez-vous... lui commanda Paul de Gibray.

Le jeune homme obéit aussitôt et se tint debout, le visage en pleine lumière.

La porte se rouvrit et l'employé parut de nouveau faisant passer devant lui l'un des témoins convoqués.

Ce témoin était Barré surnommé Cadet, le cocher de la rue Ernestine.

Un peu ému de se trouver dans le cabinet d'un juge d'instruction, Cadet malaxait et déformait dans ses mains, sans en avoir conscience, son chapeau de cuir bouilli.

Sa bonne et large figure était encore plus colorée que de coutume, car son émotion lui faisait violemment monter le sang aux joues.

Paul de Gibray ne lui laissa pas même le temps de saluer et lui dit, en désignant du geste le jeune Russe : —Regardez bien monsieur... Le reconnaissez-vous ?

Cadet tourna la tête vers le comte Yvan.

Pendant près d'une minute il examina avec la plus grande attention puis il s'écria tout à coup :

—Si je reconnais monsieur ?... Je le crois parbleu bien ! C'est le particulier au pince-nez, aux cheveux

filasse et aux favoris couleur de paille !... Celui qui m'a pris avenue Saint-Mandé, qui m'a fait le conduire au chemin de fer du Nord où il attendait un ami et d'où nous avons filé rue Montorgueil... C'est lui qui, dans la dite rue et à la porte d'un hôtel meublé, m'a donné une pièce de quarante francs dont je suis allé lui chercher la monnaie... Oui, foi de Cadet, c'est lui ! c'est parfaitement lui !

Qu'avez-vous à répondre ? demanda le juge d'instruction au jeune Russe.

Yvan Smoïloff, dont le visage livide ressemblait à celui d'un homme foudroyé, répliqua :

—J'ai à répondre, monsieur, que ce cocher me paraît de bonne foi, mais qu'il se trompe... Il a ici une méprise, et je suis arrêté pour le crime d'un autre...

L

Nos lecteurs savent déjà que le comte Yvan, tout en parlant le français avec une grande facilité et une correction absolue, conservait d'une façon très prononcée l'accent des races du nord.

Cet accent frappa le cocher Cadet qui s'écria :

—Non seulement c'est sa figure et sa tournure, monsieur le juge, mais c'est sa voix ! Rien qu'à l'entendre parler, je l'aurais reconnu tout de suite...

—Niez-vous encore ? fit M. de Gibray.

—Pardieu ! je le crois bien que je nie toujours ! répondit le Russe.

—Ah ! par exemple ! s'écria Cadet dans son langage brutal, il peut se vanter d'avoir un fameux toupet, celui-là !

—Vous pouvez vous retirer, dit le juge d'instruction au cocher.

Un second témoin lui succéda.

C'était l'employé du chemin de fer du Nord.

Sans hésiter il déclara qu'il avait vu, dans les circonstances que nous connaissons, l'homme qu'on lui présentait.

Trois personnes furent introduites l'une après l'autre.

Toutes attestèrent avoir vu l'inculpé pendant la nuit du 20 au 21 décembre, soit à l'avenue de Saint-Mandé, soit au chemin de fer, soit à l'hôtel de la rue Montorgueil.

La déclaration du garçon de cet hôtel fut particulièrement écrasante.

Le comte Yvan se demandait s'il ne se trouvait point sous l'obsession d'un rêve effroyable et s'il n'allait pas s'éveiller.

—A quoi vous servira de nier plus longtemps ? lui dit Paul de Gibray. Toutes les personnes qui ont eu affaire à vous pendant la nuit du double crime vous reconnaissent du premier coup d'œil... Tout vous accuse... tout vous condamne...

—Tout m'accuse, j'en conviens... répliqua le Russe. Mais les apparences sont fausses et les accusations menteuses... Je ne suis point encore condamné... La lumière se fera...

—Il dépend de vous de la faire tout de suite...

—Et comment ?

—En m'expliquant votre visite au tombeau de la famille Kourawieff...

—Je n'ai rien à expliquer... Je vous le répète...

Les yeux du juge d'instruction rencontrèrent le portefeuille, la montre et le porte-monnaie placés devant lui sur son bureau.

—Vous prétendez vous appeler le comte Yvan Smoïloff ? demanda-t-il.

—Je le prétends, parce que c'est vrai, s'écria le jeune homme.

—Soit, mais alors apprenez-moi pourquoi, sur les objets que voici et sous la couronne comtale, se trouvent les trois initiales Y. S. K. La première est celle du prénom, Yvan... La seconde, celle du nom, Smoïloff... Que signifie la troisième ?...

Le Russe garda le silence.

—Vous refusez de répondre ?... fit le juge d'instruction.

—Oui.

—Donc vous avez quelque chose de grave à cacher, puisque vous vous entourez de mystère... Votre obstination à vous taire équivaut à l'aveu de votre double crime... Ne le comprenez-vous pas ?

—Mon double crime !... répéta le comte avec amertume. Puisque vous admettez que je l'aie commis, monsieur le juge, apprenez-moi donc quel en aurait été le mobile...

—La suite de l'instruction révélera ce mobile.

—J'en doute.

—Et, moi, j'en ai la certitude... On va vous lire votre interrogatoire et vous le signerez...

La lecture faite, la signature donnée, Paul de Gibray fit un signe au garde de Paris.

Ce signe équivalait à l'ordre de reconduire l'inculpé dans sa cellule, et cet ordre allait être exécuté quand le commissaire aux délégations parut, suivi d'un employé du parquet, et dit tout bas quelques mots à l'oreille du juge d'instruction qui tressaillit et regarda le comte avec une indicible expression d'étonnement.

—Faites entrer les deux personnes qui sont dans la galerie... commanda-t-il à l'employé.

Celui-ci sortit et revint aussitôt, annonçant le prince Wladimir Pouckine, premier secrétaire de l'ambassade de Russie et le vicomte Guy d'Arfeuilles.

En entendant ces noms Yvan Smoïloff, de livide qu'il était, devint pourpre ; une flamme brilla dans ses yeux.

Paul de Gibray s'était levé pour accueillir les nouveaux venus.

Le prince Pouckine et le vicomte d'Arfeuilles entrèrent.

Nous connaissons l'un et nous allons en quelques mots esquisser un rapide croquis de l'autre.

Le premier secrétaire d'ambassade était un homme de cinquante-cinq ans environ, de taille haute et svelte, type accompli du grand seigneur russe.

De longs favoris presque blancs encadraient sa figure aux traits réguliers exprimant à la fois l'orgueil de race, la bienveillance et la loyauté.

Le prince portait au revers gauche de son pardessus une large rosette où tous les ordres importants de l'Europe unissaient leurs couleurs.

Aussitôt après avoir franchi le seuil et salué le juge d'instruction, il tendit la main au comte Yvan, que Guy d'Arfeuilles avait embrassé déjà et que les larmes aveuglaient, et il lui dit :

—Point d'émotion intempestive, mon cher enfant... Soyez calme... l'erreur incompréhensible dont vous êtes victime va bientôt cesser...

—Prince, demanda Paul de Gibray, dois-je supposer que votre visite est motivée par l'arrestation de ce jeune homme ?...

Il désignait Yvan.

—Oui, monsieur, répondit le secrétaire d'ambassade, et je vous prierai de m'accorder, avant tout, une grâce...

—Laquelle, prince ?

—Celle de faire enlever les menottes à mon compatriote et ami le comte Yvan Smoïloff.

—Il sera fait droit à l'instant même à votre requête. Un simple coup d'œil du juge d'instruction fut compris du garde de Paris qui débarrassa en un tour de main les poignets du jeune homme.

Pendant ce temps Paul de Gibray avait fait asseoir les visiteurs et le commissaire aux délégations.

— Monsieur le juge d'instruction, dit alors le prince Pouckine, j'ai appris tout à l'heure par M. le vicomte d'Arfeuilles l'arrestation du comte Yvan, le fils d'un de mes plus vieux amis, et j'accours... Je ne sais pas ce dont il s'agit... J'ignore de quoi le comte est accusé, mais je viens vous dire, moi, dont vous connaissez la position sociale et la situation officielle, que je répons d'Yvan Smoiloff corps pour corps, honneur pour honneur, et que je demande de le mettre en liberté provisoire sous ma caution personnelle...

— Et sous la mienne... ajouta le vicomte d'Arfeuilles.

Paul de Gibray fronça les sourcils.

Une expression de notable embarras se peignit sur son visage.

La demande du grand seigneur russe et celle du gentleman parisien le mettaient dans une situation fautive. Il ne voulait point désobliger ses visiteurs, et néanmoins ses convictions persistantes ne lui permettaient pas de leur céder.

— Prince, dit-il, je dois avant tout vous faire connaître quelles sont les charges qui pèsent sur votre compatriote...

— Parlez, monsieur...

— Yvan Smoiloff est accusé d'un double meurtre...

— Un double meurtre ! s'écrièrent à la fois le Russe et le Français.

— Oui, poursuivit le juge d'instruction, et les présomptions de culpabilité ne semblent point laisser place au doute...

— Des présomptions ! répéta le secrétaire d'ambassade, en voyant un faible sourire errer sur les lèvres du comte Yvan. Eh ! monsieur, vous le savez aussi bien que moi, souvent les présomptions, sérieuses en apparence, n'ont aucune valeur en réalité. Si les apparences semblent accuser mon jeune ami, les apparences sont menteuses... Yvan Smoiloff est arrêté pour le crime d'un autre.

— Je l'ai dit à Monsieur, presque dans les mêmes termes... fit le jeune Russe avec le plus grand calme.

— Je vous ai demandé les preuves de votre innocence, répliqua Paul de Gibray ; il ne tenait qu'à vous de me les donner... Vous avez refusé de le faire, vous bornant à des dénégations que rien n'appuyait... Le prince Pouckine intervint.

— Monsieur le juge d'instruction, dit-il, je vous serai reconnaissant si vous voulez bien me mettre au courant de l'affaire, et je me charge de faire comprendre à mon jeune ami que, s'il peut vous donner des éclaircissements, il est de son devoir de ne point hésiter.

Paul de Gibray, seul maître dans son cabinet comme le capitaine sur son navire, aurait eu le droit de refuser d'acquiescer à cette demande.

Il s'en garda bien et s'empressa de raconter brèvement ce que l'instruction savait du double crime commis pendant la nuit du 20 au 21 décembre.

Le prince écouta ce récit avec une stupeur pleine d'épouvante.

— Et, s'écria-t-il ensuite, et c'est le comte Yvan que vous accusez d'avoir assassiné une femme au cimetière du Père-Lachaise et un homme rue Montorgueil.

— Ce n'est pas moi qui accuse, prince, ce sont les faits ! Ce n'est pas moi qui parle, c'est l'évidence ! Le comte Yvan se trouvait au Père-Lachaise, dans le tombeau de la famille Kourawieff, pour un guet-apens, puisqu'il cache le motif qui l'y conduisait...

— Ce motif, il a refusé de vous l'apprendre ?...

— Formellement et à plusieurs reprises...

— Mais c'est de la folie, et je vais...

— Prince... de grâce... interrompit le comte Yvan en tendant vers le diplomate des mains suppliantes, il s'agit d'un secret de famille... songez-y...

— Eh ! cher enfant, en présence de l'accusation formulée contre vous, qu'importe ce secret ?... Vous devez dire la vérité, la vérité toute entière... Une vague ressemblance avec un misérable assassin explique l'erreur des témoins qui déposent contre vous... Pour des yeux prévenus, les apparences vous accusent, il est impossible de le nier... Détruisez ces apparences... Faites la lumière... Permettez-moi de révéler à la justice votre nom véritable, les raisons de votre présence

à Paris, et surtout le motif de votre visite au Père-Lachaise où un crime a été commis... Puis-je parler ?

LI

Le visage du comte Yvan exprimait l'émotion la plus profonde.

Ses yeux étaient humides ; ses mains et ses lèvres tremblaient.

— Puis-je parler ? répéta le secrétaire d'ambassade. Après un instant de réflexion, le jeune Russe murmura :

— Parlez, prince, puisqu'il le faut... Mais je prierai monsieur le juge d'instruction de permettre qu'aucun subalterne n'entende ce que vous allez dire.

Paul de Gibray fit un geste d'assentiment.

Le greffier et le garde de Paris se retirèrent aussitôt.

— Monsieur, commença le prince Pouckine en s'adressant au magistrat après leur départ, pour justifier à vos yeux mon compatriote, mon ami, que vous avez cru coupable, il suffira de prononcer son nom... Vous comprendrez tout quand vous saurez qu'il ne s'appelle pas seulement Yvan Smoiloff, mais Yvan Smoiloff, comte Kourawieff.

— Le comte Kourawieff !... s'écria Paul de Gibray.

— Oui, monsieur... le dernier de sa race... Dans l'après-midi du 20 décembre, le comte Yvan s'est en effet rendu au Père-Lachaise... Il allait au tombeau de sa famille... Son père, mon vieil ami, m'en avait confié la clef quelque temps avant sa mort, en me faisant promettre que j'irais chaque année y porter une couronne au jour anniversaire de la mort de la comtesse... Cette année le comte Yvan, se trouvant à Paris, m'a demandé cette clef ; il voulait placer lui-même une couronne d'immortelles dans la tombe où jadis a reposé sa mère...

Le jeune Russe avait la tête baissée sur sa poitrine.

Un sanglot s'échappa de ses lèvres et des larmes coulèrent de ses yeux.

Le prince poursuivit :

— La comtesse Kourawieff, je dois vous le dire, est morte assassinée dans les circonstances que vous ignorez peut-être, mais que le vieux comte Kourawieff ne pouvait manquer d'apprendre à son fils...

— Circonstances dont j'ai conservé le souvenir, moi... fit le commissaire aux délégations. A cette époque j'étais déjà commissaire de police.

— Pourquoi, monsieur, m'avoir caché cela ? demanda le juge d'instruction au comte Yvan. Pourquoi cette obstination à vous taire quand, à plusieurs reprises, je vous ai demandé l'explication de votre présence au tombeau Kourawieff ?... Un motif sacré vous y conduisit, et ce motif, joint au nom que vous portez, établissait en votre faveur de grandes présomptions d'innocence... Votre silence, au contraire, constituait à lui seul une charge accablante... Il fallait parler...

— Le comte Yvan croyait devoir se taire, répliqua le diplomate.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il tenait à conserver à Paris le plus strict incognito... Pour des motifs que je vais vous expliquer, la révélation de son vrai nom ne pourrait manquer d'attirer sur lui de très sérieux dangers...

— Des dangers ? répéta Paul de Gibray sans cacher sa surprise.

— Oui, monsieur...

— De quelle nature ?

— De la nature la plus grave... sa vie serait menacée.

— Comment et par qui ?

— Je vais vous le dire... Il y a vingt-trois ans le comte Kourawieff, la comtesse et leur fils, alors tout enfant habitaient à Paris un vaste hôtel de la rue Saint-Dominique...

— Le comte avait pour valet de chambre, depuis peu de temps, un nommé Pierre Lartigues, qu'un

grand seigneur de ses amis lui avait recommandé chaudement.

— Ce Lartigues assassina la comtesse, selon le bruit public afin de lui voler des bijoux représentant une valeur de plusieurs centaines de mille francs, et prit la fuite abandonnant sa jeune femme qui était aussi au service de Mme Kourawieff et qui était à la veille d'être mère.

— Ce misérable ne put être repris ; on le condamna par coutume à la peine de mort...

— L'innocence de sa femme fut prouvée de façon indiscutable. Un acquittement lui rendit la liberté.

— Cette affaire fit à l'époque énormément de bruit et souleva les controverses les plus passionnées...

— Des ennemis du comte osèrent l'accuser un moment d'avoir lui-même tué la comtesse pour devenir veuf et pouvoir se remarier...

— Heureusement les dépositions de la femme, Aimée Joubert de son nom de fille, et les indices fournis par elle, ne laissèrent rien subsister de ces monstrueuses calomnies, et mon vieil ami ne fut point inquiété !...

— Nous connaissons Aimée Joubert, interrompit M. de Gibray, et nous avons la certitude qu'elle est une honnête femme, incapable d'une mauvaise action, à plus forte raison d'un crime.

Le secrétaire d'ambassade continua :

— Le comte Dimitri Kourawieff retrouva plus tard Aimée Joubert dans des circonstances étranges... Il apprit en même temps que Pierre Lartigues n'avait été que l'instrument docile d'un criminel haut placé.

— Le grand seigneur, grâce à la recommandation duquel il était entré chez le comte, éprouvait pour la comtesse une violente passion...

— Repoussé par cette sainte femme avec indignation et mépris, son amour devint de la haine, une de ces haines farouches qui ne reculent devant rien.

— Il paya Pierre Lartigues pour commettre le crime, et il prépara sa fuite, par conséquent son impunité, après le crime commis...

— La justice n'a rien su de tout cela ! ! s'écria le juge d'instruction.

— C'est cependant la vérité... répliqua le prince Pouckine. Les preuves de ces choses inouïes tombèrent aux mains du comte Kourawieff dans des circonstances bizarres, je vous le répète... Ces preuves consistaient en lettres écrites à Lartigues par le grand seigneur... Le comte trouva ces lettres écrites dans le tiroir à secret d'un meuble curieux du XVI^e siècle, acheté par lui en vente publique pendant un voyage qu'il fit à Bruxelles, il y a environ quinze mois.

— L'assassin, poursuivi peut-être pour d'autres crimes, avait caché au fond de ce meuble les lettres précieuses, grâce auxquelles il pouvait espérer un chantage colossal, et n'avait pas réussi à les reprendre.

— Vous comprenez que le retour du comte en Russie fut immédiat.

— Pour la première fois il voyait clair dans le hideux complot ourdi entre deux scélérats, et connaissait le véritable auteur de l'assassinat de sa femme bien aimée.

— Il allait pouvoir la venger et se venger lui-même...

— Le grand seigneur complice, ou plutôt instigateur de Lartigues, était puissant, mais mon vieil ami, qui n'avait confié qu'à son fils Yvan le secret de sa déroute, croyait que, si puissant qu'il fût, la justice saurait l'atteindre...

— Le lendemain de son arrivée à Saint-Petersbourg il alla trouver le chef de la police et lui raconta ce qu'il savait de la comtesse.

— Le chef de la police l'écouta et, après l'avoir écouté, voulut voir les lettres.

— Le comte en avait apporté les copies, mais le personnage auquel il s'adressait demanda la remise des originaux avec une telle insistance que la défiance du comte s'éveilla et qu'il refusa net.

— Il apprit le soir même que le chef de la police était une des créatures du complice de Lartigues, et il le dit à son fils.

— Pauvre Dimitri Kourawieff ! Le lendemain fut trouvé mort dans son lit, et les médecins attribuaient cette mort foudroyante à la rupture d'un an-

vrisme, mais le comte Yvan comprit la vérité terrible en ne trouvant plus les lettres dans l'endroit où il savait que le comte les avait serrées la veille.

— Donc on avait tué le vieillard pour lui voler ces lettres...

— L'évidence du crime s'imposait, mais nulle trace, nul indice, ne lui révélait de quelle manière et par qui ce crime avait été commis...

— Le grand seigneur, qui jadis, à Paris, avait commandé l'assassinat de la comtesse Kourawieff, venait, à Saint-Petersbourg, de payer le meurtrier du comte.

— Quel parti prendre ?...

— Accuser sans l'ombre d'une preuve l'un des plus hauts personnages de l'Etat, c'était courir à un insuccès certain et se faire traiter de visionnaire, d'insensé, d'imposteur.

— Trop se hâter, c'était tout compromettre, tout perdre à jamais peut-être...

— Le comte Yvan se jura de retrouver Lartigues, d'obtenir de lui par tous les moyens, même par la violence, de nouveaux écrits qui remplaceraient les preuves volées, et alors de le livrer à la justice, lui et son infâme complice.

— Depuis plus d'un an mon jeune ami voyage en Europe, cherchant la piste de Lartigues.

— Vous comprenez, monsieur, que si le but de son voyage était deviné, ou seulement soupçonné, on trouverait sans doute un assassin pour lui. Il doit donc laisser dans l'ombre ce nom de Kourawieff qui, joint à son existence nomade, suffirait à révéler ses projets aux ennemis qui le guettent sans doute...

— Il voyage avec un passeport délivré sur ma demande au nom de Smoïloff qui lui appartient légitimement, mais qui est peu connu, sinon en Russie, du moins en France.

— Je viens vous prier, monsieur, non seulement de lui garder le secret, mais de lui procurer un passeport français qui soit pour lui une sauvegarde contre le couteau des meurtriers payés...

— Ferez-vous cela ?

Le prince Pouckine s'était exprimé avec une animation croissante avec une chaleur due tout à la fois à sa vieille affection pour la famille Kourawieff et à sa haine indignée pour les misérables qui avaient si cruellement, si lâchement frappé cette famille.

Il ne parlait plus, et les deux magistrats l'écoutaient encore, captivés par le poignant intérêt de son récit, et vaguement épouvantés par les péripéties mystérieuses de ce drame effrayant.

— Certes, je vous aiderai volontiers et de tout mon pouvoir... répondit Paul de Gibray au secrétaire d'ambassade. Le comte Yvan Smoïloff, l'héritier des Kourawieff, consacre sa vie à une cause sainte, et son innocence me paraît démontrée... Cependant, avant de lui dire qu'il est libre, je dois lui adresser quelques questions encore...

— Parlez, monsieur, s'écria le jeune Russe, et je jure de vous répondre comme je répondrais à mon père, s'il sortait de la tombe pour m'interroger...

— Vous êtes bien allé, dans la nuit du 20 au 21 décembre, vers une heure du matin, attendre votre ami le comte Nicolaïeff, à la gare du Nord ?...

— Et je l'ai conduit dans un hôtel voisin du chemin de fer de Lyon... oui, monsieur...

— Et moi je l'atteste... dit le prince Pouckine. Je sais que Serge Nicolaïeff, allant en Suisse, n'a fait que traverser Paris...

LII

Le juge d'instruction reprit : — Pouvez-vous m'expliquer comment il se fait que des clefs du monument funéraire de votre famille se soient trouvées en des mains étrangères ?

— Non, je ne puis l'expliquer, répondit le comte Yvan, et s'il n'avait fallu pour cela trahir mon incognito, je serais venu signaler le fait à la police française et lui demander le mot de l'énigme... C'est assez vous dire combien ce fait, incompréhensible pour moi, me préoccupait...

— Il est une chose plus incompréhensible encore...

— Laquelle ?

— Cette ressemblance entre vous et le scélérat dont nous avons le signalement...

— Est-il prouvé que cette ressemblance existe ?...

— Impossible de le nier, puisque tous les témoins vous ont reconnu...

— C'est-à-dire ont cru me reconnaître...

— Votre accent lui-même les a frappés... ils le déclarent identique à celui de l'assassin...

— Que puis-je répondre à cela ? répliqua le jeune Russe. Si la ressemblance existe en effet, c'est un jeu du hasard et ce jeu s'est produit souvent, à toutes les époques et dans tous les pays... *Martin Guerre* et *Les surques* en sont chez vous des exemples célèbres... Quant à l'accent identique, ou soi-disant tel, on n'en pourrait conclure qu'une seule chose, c'est que l'assassin est étranger comme moi...

— On pourrait supposer aussi que l'assassin déguisait sa voix, fit observer le prince Pouckine... et que, dans la crainte d'être reconnu il s'était composé une figure comme les acteurs qui se griment avant d'entrer en scène...

— C'est admissible, en effet... dit Paul de Gibray.

— Quoi qu'il en soit, s'écria le comte Yvan en étendant la main avec une solennité qui n'avait rien de théâtral, sur la mémoire de ma sainte mère, sur celle de mon vénéré père, assassinés tous deux et que je veux venger, je jure que j'ai dit la vérité, et que je suis innocent !... Le hasard ou la fatalité,—choisissez le nom,—avait accumulé contre moi de fausses apparences qui pouvaient me perdre si de généreux amis n'étaient venus à mon aide... Je vous ai donné l'emploi de mon temps... Je conduisais mon ami le comte Nicolaïeff à un hôtel voisin de la gare de Lyon, précisément à l'heure où on commettait le crime rue Montorgueil. A deux heures et quart du matin je rentrais au Grand-Hôtel, et je me faisais servir à souper en arrivant.

— Je vous crois, monsieur le comte, dit le juge d'instruction. Je ne vous cache pas cependant que je serai obligé, dans votre intérêt même, de faire constater la vérité de vos assertions, mais l'enquête aura lieu sans bruit, discrètement, et nul ennui n'en pourra résulter pour vous.

— Merci, monsieur, de vos bons procédés... J'en suis touché et reconnaissant...

— Quels mots encore...

— Parlez, monsieur...

— Vous êtes, m'avez-vous dit, à la recherche de ce Lartigues condamné par coutumace à la peine de mort comme assassin de la comtesse Kourawieff, votre mère ?...

— Oui, monsieur...

— Comment espérez-vous trouver sa piste ? Il a certainement changé de nom et, à moins que vous ne le connaissiez de vue...

— Je le connais de vue... interrompit le comte Yvan.

— Où et quand vous êtes-vous rencontré avec lui, et qui vous l'a désigné ?

— Il y a deux ans je me trouvais en Allemagne en compagnie de mon père qui reconnut le misérable dans une rue de Berlin et me le montra... Je le regardai pendant quelques secondes attentivement, et depuis lors son visage est resté gravé dans ma mémoire...

— Votre père ne le fit point arrêter ?...

— Il ne pouvait que le signaler à la police, et pour cela il fallait savoir son adresse... Nous le suivîmes jusqu'à la porte d'un hôtel où il entra... Quand, une heure après, la police vint l'arrêter à la requête de mon père, il avait disparu.

— Depuis lors vous ne l'avez point rencontré ?...

— Non monsieur, mais j'ai eu de ses nouvelles...

— Quand ?...

— Il y a deux mois.

— Où ?

— A Genève. J'étais descendu à l'Hôtel de la Couronne... On m'apporta le livre des voyageurs... Je le feuilletai avant de m'inscrire... Jugez de ma surprise en lisant : *Pierre Lartigues* !...

— Il avait écrit son vrai nom ! s'écria Paul de Gibray.

— Oui, monsieur.

— C'est bien invraisemblable... Un tel scélérat n'aurait point commis l'imprudence d'agir ainsi... Vous deviez vous trouver en présence d'une homonymie.

— Je l'ai cru d'abord, mais je questionnai les gens de l'hôtel au sujet de ce voyageur, et le signalement qui me fut donné était exactement celui de l'homme désigné par mon père, à Berlin, il y a deux ans...

— Mais à Berlin, il ne se faisait point appeler Lartigues ?

— Non, monsieur... il s'était fait inscrire sous le nom de Frantz Muller, comme originaire de la Suisse allemande... Il se donnait pour un représentant de commerce, et il avait déposé des papiers parfaitement en règle.

— Evidemment il change de nom dans chaque pays... dit le juge d'instruction. Depuis quand avait-il quitté l'Hôtel de la Couronne ?

— Depuis trois jours...

— Où allait-il ?

— A Bruxelles... du moins il l'avait déclaré.

— Vous l'avez suivi ?

— Oui, et j'ai appris qu'un voyageur venant de Suisse et se faisant appeler Van Amburger, mais dont le signalement répondait de point en point à celui de Lartigues, était descendu trois jours auparavant à l'Hôtel de Gana où il n'avait passé que vingt quatre heures... Il était parti sans rien dire et je perdais sa piste... La seule chose que je vins à bout de savoir, c'est qu'il venait en France...

— Cù croyez-vous qu'il est à cette heure ?

— A Paris, j'en suis convaincu, et je me suis juré de le retrouver...

— Hélas ! monsieur le comte, dit le commissaire aux délégations avec un geste d'incrédulité, je crains fort que vous n'ayez pris vis-à-vis de vous-même un engagement difficile à remplir... Comment feriez-vous ce que la police n'a pu faire à la suite du crime commis sur la comtesse Kourawieff ? Ce scélérat est un insaisissable Protée qui change de forme à sa guise et qui glisse dans les mains au moment où on croit le tenir. Pendant de longues années sa femme, Aimée Joubert, compromise par lui dans l'assassinat de votre mère, a cherché sa piste... A tout prix elle voulait le livrer à la justice pour se venger de la honte infligée par lui... Elle a dû s'avouer vaincue... et cependant elle l'avait suivi partout, comme le limier suit la proie qu'il veut saisir... Une seule fois elle vint à bout de le joindre, à Edimbourg, en Ecosse, et fut au moment de le faire arrêter en vertu d'un mandat en règle dont elle était porteur ; mais quand arrivèrent les agents, ils ne trouvèrent plus personne...

— Ce à quoi Aimée Joubert n'a pas réussi, je le ferai, moi ! répliqua le comte Yvan. Je serais cependant très désireux de voir cette femme pour obtenir d'elle certains détails.

Le juge d'instruction prit la parole.

— Je puis, monsieur le comte, dit-il, vous ménager une entrevue, avec elle... Je dois la faire appeler...

— Vous ! s'écria le jeune Russe. Et pourquoi ?

— Après ce qui vient de se passer, après l'erreur dont vous avez été victime, il faut bien constater que nous sommes en présence d'une affaire mystérieuse, inextricable, où les plus habiles perdent pied, et nous avons résolu d'appeler à notre aide Aimée Joubert qui, dans la police où on l'avait surnommée *l'Éclat-Chat*, a laissé une réputation de merveilleuse adresse. Ce serait fait déjà sans votre arrestation qui a permis un moment de croire que nous étions dans la bonne voie...

— Je vous le répète, monsieur, je serai très heureux de m'entretenir avec cette femme, reprit le comte Yvan. L'homme qu'elle a si longtemps poursuivi est notre ennemi commun... Il nous a fait du mal à tous deux... Nous le retrouverons ensemble, et non pas seulement cet homme, ce Lartigues, mais l'autre misérable qui a souillé de sang répandu le tombeau de ma famille, et qui pouvait me faire payer de ma tête le crime commis par lui !

— Eh bien ! monsieur le comte, veuillez vous trouver dans mon cabinet demain à trois heures... Aimée

